VOL. XLIII — SAINT-BONIFACE, MANITOBA, MERCREDI, 7 OCTOBRE 1914 — No. 49

ABONNEMENTS
Canada............ $1.00 par année
Etats-Unis........ 1.50 " "
Europe............ 2.50 " "

Tarif des Annonces
1ère insertion, par ligne.... 12 cent
Chaque insertion subséquen.. 8 "

N.B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 25 cents chacune.

LE MANITOBA
JOURNAL HEBDOMADAIRE.

RÉDACTEUR-EN-CHEF : NOEL BERNIER

LE MANITOBA
EST PUBLIÉ ET IMPRIMÉ
TOUS LES MERCREDIS
PAR
ANT. GAUVIN
IMPRIMEUR

To[...] communications concernant le jou[...]u l'imprimerie devront être adress[...] Manitoba
42 Ave[...] Provencher,
Saint-Boniface, Man.
Téléphone : Main 3377.

"Invincible Espoir"

A l'heure où nous écrivons ces lignes, la bataille fait rage entre l'aile gauche des Français et l'aile droite des Allemands, près d'Arras. Le général Joffre essaie d'envelopper l'ennemi au nord; le général Von Kluck fait des efforts désespérés pour résister à ce mouvement.

Quoiqu'il arrive de cette phase locale du conflit, on peut d'ores et déjà croire à l'échec définitif de l'invasion allemande en France. C'est une question de jours. Très prochainement les Teutons seront forcés d'aller se retrancher sur la Meuse, comme ils l'ont fait sur la Marne et l'Aisne.

Nous sommes bien loin de la prise de Paris !. Nous sommes bien loin des bravades d'autrefois !

Soyons satisfaits. La correspondance diplomatique elle-même se charge de nouse dire que les aigles d'Allemagne ont du plomb dans l'aile. Avant l'ouverture des hostilités, l'ambassadeur de Guillaume II disait au Secrétaire des Affaires Etrangères d'Angleterre: "Nous ne pouvons nous engager à ne pas passer en Belgique puisque le gros atout de l'Allemagne est la *rapidité d'action,* tout comme le nombre est l'atout de la Russie." Or, la campagne de France dure depuis neuf semaines. Et ce n'est pas Paris qui est pris, c'est l'armée allemande qui recule vers les frontières de Belgique, laissant derrière elle des monceaux de morts et de blessés, des drapeaux, des canons, des trains entiers de munitions.

De l'autre côté de la scène, la Russie fait avancer ses armées. Le moment approche où cette lointaine et mystérieuse Russie va faire peser sur la coalition austro-allemande ses sept ou huit millions de soldats. C'est lourd à porter cela, surtout quand il faut en même temps faire faire à quatre millions de Français, soutenus par trois cents mille Belges et cent-cinquante mille Anglais dont le nombre ne diminue pas, puisque l'Angleterre remplace immédiatement ses morts et ses blessés par des recrues nouvelles.

Notre désir de voir les Alliés triompher nous fait trouver le temps long. Est-ce vraiment si long que cela ? Et s'il fallait aux Alliés plusieurs mois pour vaincre complètement, pourrait-on dire que la guerre a été longue ?

L'Allemagne est formidable; elle est aidée par une puissance qui, malgré tout ce qu'on ait pu écrire du contraire, s'était depuis longtemps préparée à la guerre. Donc, s'il faut croire dur comme fer au triomphe des Alliés, il faut aussi se munir d'une provision raisonnable de patience.

Ce qu'il faut penser, ce qu'il faut professer, de foi inébranlable, ce qu'il faut dire en face de tous événements, le comte Albert de Mun, critique militaire aussi bien que grand orateur, l'écrit dans l'*Echo de Paris* :

> Une invasion qui ne progresse pas, qui commence à reculer, qui commence à fléchir, est une opération de guerre manquée. Et, dans la position où sont les Allemands, que j'ai si souvent essayé de décrire, loin de leurs lignes de ravitaillement, menacés à chaque instant sur leurs derrières et sur leurs flancs, une opération manquée est un commencement de défaite. Je n'exagère rien. Je ne me laisse pas aller à un excès d'optimisme. J'observe et je raisonne, aussi froidement qu'il m'est possible de le faire en ces heures tragiques, et je répète, une fois de plus, que la confiance est inébranlable.
>
> Pendant que j'écris, des noms illustres chantent à mes oreilles : Montmirail, Sézanne, Fère-Champenoise ! Mais, il y a cent ans, le génie de Napoléon luttait avec la dernière armée de France contre l'Europe coalisée. Aujourd'hui, toutes nos armées sont debout, et la moitié de l'Europe marche avec elles. L'aigle de Napoléon ne pouvait ramener dans ses serres, comme dit Lacordaire, que des victoires blessées à mort. La nôtre, à laquelle je crois plus fermement que jamais, portera dans ses bras le salut de la France.

N. B——.

M. Joseph Martin

Le *Free Press* annonce la rentrée de M. Joseph Martin dans la politique canadienne. Il nous donne même la substance d'un *interview* qu'il a eu avec cet ancien procurerur-général du Manitoba.

Nous ne croyons pas que le parti libéral ait lieu de s'applaudir du retour au milieu de nous de ce *Fighting Joe,* qu'on devrait plutôt appeler *The Beaten Joe.*

Après nous avoir fait passer la scélérate loi scolaire de 1890, M. Martin fut battu en plein Winnipeg. Au lendemain de ce téchec, il voulut être nommé ministre de l'Intérieur à Ottawa, mais M. Clifford Sifton lui brûla la politesse. M. Martin se rendit à la Colombie Anglaise, où il gâta si bien les choses pour son parti que les libéraux, tout-puissants depuis de nombreuses années dans cette province, dégringolèrent rapidement du pouvoir. M. Martin, devenu premier ministre, fut battu comme blé.

Fatigué de tous ces coups de botte, M. Martin passa en Angleterre, où il se fit élire député de St. Pancras comme partisan de M. Asquith. Naturellement M. Asquith ne gouverna pas au goût de M. Martin. M. Martin essaya de faire le matamore, et il fut jeté sans cérémonie hors du parti libéral anglais.

De retour au Canada, M. Martin met immédiatement les pieds dans les plats en déclarant la guerre aux provinces de l'Est. Au lieu d'un tarif de juste équilibre, il veut un tarif qui favoriserait en tout l'Ouest, mais qui serait fatal à l'Est. Faire lutter les unes contre les autres les différentes portions du Canada, telle est la méthode préconisée par M. Martin. Diviser! Ce fut la méthode de toute sa vie.

La presse libérale de l'Ouest ne paraît pas enthousiaste de cette venue parmi nous du député de St-Pancras.

Les catholiques et les Canadiens-français de l'Ouest, qui représentent déjà un vote fort respectable, voient avec regret la rentrée en scène de cet homme néfaste.

Monseigneur Cherrier

Monseigneur Cherrier a été élu jeudi dernier vice-chancelier de l'Université du Manitoba. Cette haute fonction avait été occupée depuis de nombreuses années par feu sir Joseph Dubuc.

Monseigneur Cherrier est un éducateur de haut mérite. Il connaît à fond toutes nos questions d'université; il sera donc en mesure de rendre de nouveaux services à la province dans cette sphère élevée de l'instruction publique. Au point de vue catholique cette nomination est particulièrement flatteuse et satisfaisante.

Il faut féliciter à la fois et l'Université du Manitoba, et le nouveau titulaire qu'elle s'est donné.

Nouveau Premier-Ministre

L'honorable M. W. H. Hearst vient d'être fait premier ministre de la province d'Ontario en remplacement de feu sir James Whitney.

Cuy de Gassagnac Tué

Paris, 4—Le nom de Guy de Cassagnac apparaissait hier sur la liste de ceux qui ont trouvé la mort sur le champ de bataille.

Guy, avec son frère Paul, rédigeait le journal bonapartiste, *l'Autorité.* Ce journal dut suspendre sa publication, lors de la mobilisation, à cause du départ pour l'armée de tous ses rédacteurs. Paul fut blessé légèrement vers le commencement de la guerre.

Guy était sous-lieutenant dans l'infanterie de réserve. Il était le fils de Paul de Cassagnac, qui prit part à la guerre de 1870, et fonda l'Autorité.

COMME ILS SONT DOUX !

On lisait dans *Les Annales* du 9 août dernier, sous la signature d'Adolphe Brisson, la phrase suivante: "L'Allemagne n'a pas attendu la déclaration de guerre. Sournoisement, et tandis que son ambassadeur feignait de poursuivre des pourparlers illusoires, elle mobilisait ses troupes, les massait sur la frontière, dans l'espoir de nous surprendre. De tels procédés la déshonorent."

Evidemment Adolphe Brisson ignorait, ou feignait d'ignorer, les ressources considérables de l'école bismarckienne, c'est-à-dire de l'école de la brutalité hypocrite et de la duplicité, lorsqu'il employait l'expression plutôt douce de "déshonorante," pour qualifier cette nation, qui, comme les bêtes sauvages, attaque la proie assoupie en plantant ses crocs dans sa nuque, par derrière.

Adolphe Brisson n'avait pas encore connaissance, en date du 9 août dernier, des petites jouissances spéciales, auxquelles les soldats de cette nation privilégiée se livreraient dans le courant des semaines suivantes sur les femmes, les enfants, les vieillards, les villages inoffensifs, les objets d'art, les églises, etc., des pays qu'ils occupaient.

Les Autobus a la Guerre

Les autobus, bien connus de ceux qui ont visité Paris, servent en ce moment à la défense de la France d'une manière remarquable.

Il ne faut pas oublier qu'à la guerre il y a trois choses que l'on doit faire tous les jours: marcher, manger et se reposer. C'est pour que la deuxième de ces choses se fasse dans de bonnes conditions que les autobus ont été réquisitionnés par les autorités militaires dès le premier jour de la mobilisation.

Les sièges furent démontés, les glaces furent remplacées par des grillages métalliques, de solides barres de fer furent fixées près du plafond avec des crochets... et la "boucherie ambulante" fut prête à fonctionner.

Chaque autobus contient environ 4,000 livres (anglaises) de viande, soit 3,600 rations de viande fraiche, c'est-à-dire un peu plus [...] la viande nécessaire à un régiment d'infanterie comprenant normalement trois bataillons de 1,000 hommes. Il faut donc à peu près une douzaine d'autobus par corps d'armée. Comme la Compagnie Générale des Omnibus de Paris posédait 1,000 autobus, ceux-ci suffisent pour l'approvisionnement en viande de plus de 80 corps d'armées, soit de 2,600,000 hommes !

La chose est d'autant plus remarquable, que, si on avait voulu utiliser ces autobus pour le transport des troupes, on n'aurait obtenu que des résultats presque insignifiants, vu que chaque voiture contient 35 personnes, c'est-à-dire que les 1,000 n'auraient pu transporter que 35,000 hommes non équipés ou 30,000 à peine, armés et équipés.

Un autobus pouvant facilement parcourir 70 milles par jour, soit trois étapes normales, le centre d'abattage, qui d'ordinaire se tient au terminus de la voie ferrée, n'a besoin de se déplacer que tous les 2 ou 3 jours au maximum quand les troupes marchent tous les jours dans la même direction.

Les Artilleries

Le comte de Mun, dans l'*Echo de Paris,* rappelle que la défaite des Français, en 1870, autour de Metz, fut due à la supériorité du canon allemand; il s'exprime comme suit :

"Mais cette armée superbe (celle des Français devant Metz) a péri. Et l'une des causes du désastre où elle succomba, fut justement la supériorité de l'artillerie allemande. Elles sont présentes à mon esprit, ces heures néfastes. Je vois la scène, cent fois répétée, les deux coups long et court, pour régler le tir, et le troisième en plein sur la pièce. Cela n'empêchait pas nos canonniers de faire des merveilles de courage et de précision. Mais ils se sentaient dominés, et nous-mêmes, à côté d'eux, nous subissions l'effet de cet ascendant.

"Les rôles sont renversés. Les canons français, minces et gris, au long cou effilé, que nous avons tant acclamés dans nos revues, sont très supérieurs aux canons allemands. Nous le savions, nous n'en avions pas la preuve. La voilà faite, et du premier coup. "La batterie allemande a été détruite par le feu de notre artillerie."

"Je voudrais que ces douze mots fussent lus, à l'ordre, devant les régiments, avec ces autres, de tout à l'heure: "Les Allemands ne résistent pas à l'arme blanche. Rien de pareil pour imprimer la confiance au cœur du soldat.

"Et il n'y a pas que les canons; il faut y ajouter les projectiles. Tous les télégrammes de Belgique l'ont constaté: l'effet utile des projectiles allemands est très faible, comparativement aux nôtres. Là aussi, les rôles sont renversés. On ne verra plus, comme à Rezonville, la ligne de feu marquée par les petits panaches de fumée des obus éclatant en l'air et trop tôt, pendant que ceux des Alylemands venaient, à côté de nous, s'enfoncer en terre avec fracas, en couvrant et voisinage de leurs éclats.

"Supériorité de l'arme blanche, supériorité du canon, supériorité des projectiles ! il y a de quoi prendre confiance. Et j'imagine que là-bas ce n'est pas ce qui manque. Ah ! comme je vis avec vous, comme je sens vos cœurs battre, mes camarades, en ces jours d'attente solennelle ! Je vous vois là, en contact avec l'ennemi, à quelques kilomètres de lui, écoutant le bruit des combats avancés, guettant, calmes et tout de même excités, l'heure proche de la bataille, Les aéroplanes parcourent le ciel, vont et viennent; les chevaux sont scellés et paquetés. Et demain, tout à l'heure, pendant que j'écris, peut-être le canon va donner sur toute la ligne. Alors, comme le 14 août 1870, à quatre heures du soir, devant Borny, vous vous lèverez tout droits, officiers et soldats, en criant: "Vive la France!" Et nous qui vivons les yeux rivés sur vos gestes lointains, qui vivons le cœur serré d'angoisse, parce que nos fils sont parmi vous, mais l'âme frémissante, parce que vous êtes la patrie en armes, nous vous répondrons d'ici par le même cri, évocateur de gloire: "Vive la France !"

La France Prie

Le dimanche 2 août 1914.

Dimanche midi à St-Pierre de Chaillot.—Deux messes se disent ensemble. Une au maître-autel, l'autre à la chapelle du Sacré-Cœur. L'église est aux trois-quarts vide. Mais ceux qui l'occupent sont venus aujourd'hui, tirés, comme par la main, par la force intérieure et magnifique de leur foi, de leur tristesse et de leur espérance. Oh! Cette messe-là n'est pas pareille aux autres. Elle a beau être petite et courte, c'est une *grand'-messe,* une très grande. Ceux qui l'ont entendue ne l'oubliront jamais. Tout ce qui me reste de vie, je reverrai les visages baignés de pleurs qui là, dans l'ombre de ce sanctuaire, avaient le droit, retenus dehors et au grand jour, de couler enfin—pour un petit moment—de se répandre, de sortir a flots. Les cœurs déchirés se fendaient, se laissaient aller, mais doucement, avec une satisfaction pieuse et bénie. Des soldats en tenue, des officiers de toutes armes buvaient à cette étape le divin coup de l'étrier qui désaltère et qui rend immortel. Les femmes se prosternaient. Des genoux d'hommes forts, serrés d'étoffe rouges, se joignaient et faisaient crier la paille des prie-Dieu. L'élévation fut longue, plus nourrie de pensées, et peinée de ce silence, pendant lequel tout le monde s'entendait vivre, prier, s'aimer et souffrir ensemble. Tout était pardonné, tout était racheté... Et il semblait bien aussi que des promesses étaient faites par la Voix muette que nous écoutions.

Mes yeux obscurcis... non: pas obscursis, dessillés par les larmes, s'étaient posés sur le tabernacle. J'y lus, gravés dans l'or, ces mots qui me traversèrent comme une lance: *Ego sum, Nolite timere...* Et il n'y avait pas deux façons de traduire cet ordre de Dieu: "*Je suis là. Ne craignez rien.* Je n'appartiens pas à cet Attila qui dispose à tout hoquet de moi. Ce n'est pas lui, s'il m'en faut un que je prendrai pour mon fléau. Mes bras ne sont pas tendus pour diriger et pour bénir sa déloyale épée. Ils sont ouverts, tout grands, pour la France qui est la fille aînée et chérie de ma protection, la France de tous les temps. J'ai près de moi en permanence Jeanne d'Arc et Turenne. "C'est moi seule, dit votre Jeanne, qui suis sainte de la Lorraine !" Et Turenne s'écrie : "Ressuscitez-moi, Seigneur pour que je reprenne l'Alsace !"

Ainsi, tout dans les cieux parle en faveur de vous. Confiance. Vous qui faites la guerre que vous ne vouliez pas, allez en paix dans la bataille. J'aiderai."

HENRI LAVEDAN.

QUAND ON VOIT LES SOLDATS DE FRANCE

. . . .

Car il faut, lorsqu'on voit les soldats de la France,
Qu'on dise — C'est la gloire et c'est la délivrance !
C'est Jemmapes, l'Argonne, Ulm, Iéna, Fleurus !
C'est un tas de lauriers au soleil apparus !
Regardez. Ils ont fait des choses impossibles.
Ce sont les bienfaisants, ce sont les invincibles.
Ils ont pour murs les monts et le Rhin pour fossé. —
En les voyant, il faut qu'on dise : — Ils ont chassé
Les rois du nord, les rois du sud, les rois de l'ombre ;
Cette armée est le roc vainqueur des flots sans nombre ;
Et leur nom resplendit du zénith au nadir !
Il faut que les tyrans tremblent, loin d'applaudir.
Il faut qu'on dise : — Ils sont les amis véritables
Des pauvres, des damnés, des serfs, des misérables ;
Les grands spoliateurs des trônes, arrachant
Sceptre, glaive et puissance à quiconque est méchant ;
Ils sont les bienvenus partout où quelqu'un souffre.
Ils ont l'aile de flamme habituée au gouffre.
Ils sont l'essaim d'éclairs qui traverse la nuit.
Ils vont, même quand c'est la mort qui les conduit.
Ils sont beaux, souriants, joyeux, pleins de lumière ;
Athène en serait folle et Sparte en serait fière. —
Il faut qu'on dise : — Ils sont d'accord avec les cieux !
Et que l'homme, adorant leurs pas audacieux,
Croie entendre, au-dessus de ces légionnaires
Qui roulent leurs canons, Dieu rouler ses tonnerres !

VICTOR HUGO.

LA GUERRE

Paris, 30. — Communiqué officiel publié hier soir: "La situation générale est satisfaisante. Il n'y a eu aucun changement important sur la ligne de bataille excepté au sud de la Woevre. Nous avons occupé Seicheprey et nous nous sommes avancés jusque sur les collines de Rupt-de-Mad, dans la région de Meurthe et Moselle."

L'enveloppement des armées des généraux Von Kluck et Von Boehm paraît avoir réussi. L'activité qui se manifeste au sud de la Somme s'est maintenant transportée au nord de cette rivière, où se fait le mouvement tournant des Alliés. Le Ministère de la Guerre dit que "l'action continue de se développer de plus en plus du côté du nord." Ceci est important comme indice. On peut voir dès maintenant que la bataille de l'Aisne a été, comme la bataille de la Marne, une défaite sérieuse pour les Allemands. On ne croit pas cependant que la retraite des Allemands setermine en déroute. Les aviateurs français disent que les armées allemandes se préparent de nouvelles positions, et lorsque la retraite en masse commencera elle s'exécutera en ordre; l'armée allemande entière se reformera dans des retranchements qu'on prépare en ce moment pour elle en Belgique, entre la Meuse et la Scheltd.

Le but des Alliés en ce moment est de couper en deux l'aile droite allemande; en cas de non réussite, de continuer à attaquer l'ennemi de manière à réduire sa force le plus possible et le mettre hors de combat, même dans ses nouvelles lignes.

On prétend ce soir que les Allemands ont déjà commencé leur retraite sur la Meuse.

Dans l'Est, c'est-à-dire du côté des Russes, il est assez difficile de se faire une idée exacte de ce qui se passe. On sait cependant que les Allemands et les Russes sont aux prises depuis samedi. Les Russes font des efforts inouïs pour s'avancer sur Cracovie.

* * *

Londres, 30—Plusieurs bateaux italiens se sont heurtés à des mines placées par les Autrichiens dans la mer Adriatique. Ces bateaux ont coulé. L'Italie a envoyé un ultimatum à l'Autriche lui enjoignant de retirer toutes ses mines. L'Autriche n'en fera rien puisque ces mines portègent sa flotte contre les attaques de la flotte française. On peut donc s'attendre à ce que l'Italie entre en lutte d'ici quelques jours. L'Autriche s'y attend puisqu'elle fortifie la frontière austro-italienne.

* * *

1er octobre.—A Paris, le lieutenant-colonel Rousset s'exprime ainsi :

"Les Français mettent à présent en vigueur le procédé de l'épuisement, dont l'efficacité est démontrée par les efforts désespérés que font les Allemands pour percer la ligne fortifiée, de Verdun à Toul, dans le but de faire diversion sur notre aile droite. Quoi qu'il soit possible que les positions retranchées des Allemands retardent considérablement la marche des Alliés, il se pourrait que leur étendue et leur perfection même les transforment en un piège mortel lorsque les Alliés auront enfin réussi à obliger les Allemands à battre en retraité."

* * *

Londres, 2—Le télégraphe nous apporte aujourd'hui la nouvelle que les lignes de retranchement construites par les Allemands durant la bataille de l'Aisne ont été inondées par les Français, qui ont réussi à lancer aux extrémités de ces tranchées nouvellement construites des jets d'eau puissants. On a noyé, absolument comme des rats, un grand nombre d'Allemands.

Paris, 2.—Le barreau français est éprouvé par la guerre. Quatre juges des cours de Paris et un grand nombre d'avocats figurent déjà sur la liste des morts.

* * *

Vienne — via Rome, 2 octobre. —Vienne sera abandonnée temporairement comme capitale d'Autriche-Hongrie. Le gouvernement s'en ira à Prague. Les Autrichiens fortifient Vienne par crainte d'un siège par les Russes.

* * *

Londres, 2.— Les Allemands reculent toujours et leur campagne de France est ruinée.

Les Allemands fortifient les villes du Rhin, particulièrement Cologne et Mayence. Cette dernière ville leur servira de base si l'invasion française a lieu.

* * *

Paris, 3.—Bulletin officiel:

1. "Sur notre gauche, un de nos détachements a reculé un peu au nord-est d'Arras, forteresse, et capitale du département du Pas-de-Calais.

"An nord de la Somme nous avons avancé près d'Albert. Entre Roye et Lassingy l'ennemi a fait des attaques violentes, mais sans succès.

2. "Le reste de la ligne de bataille est tranquille. On rapporte que dans le voisinage de St-Mihiel (département de la Meuse), 20 milles au sud-est de Verdun) il ne reste plus d'Allemands sur la rive gauche de la Meuse.

* * *

Paris, 2.—Malgré la réticence du Ministère de la Guerre, Paris regarde déjà la bataille de l'Aisne comme une grande victoire.

* * *

Le siège d'Anvers par les Allemands se poursuit avec vigueur, mais, jusqu'ici, sans succès.

Les Belges résistent courageusement à Anvers.

* * *

Dans l'Est: la bataille de Cracovie est commencée.

Dans une semaine environ, s'ouvrira pour les Russes la grande attaque contre l'Allemagne. Jusqu'ici la Russie s'est plutôt occupée de l'Autriche.

* * *

Paris, 2.—Bulletin officiel:

"Il n'y a rien d'important à noter ce soir, sauf dans la région de Roye, où l'aile gauche française a remporté du succès après un engagement violent, dans l'Argonne, où nous nous sommes avancés sur plusieurs points.

"La situation générale demeure satisfaisante.

Les Français ont repris avec succès l'offensive à Roye. La fleur de l'armée allemande est aux prises avec les Français à cet endroit. La rumeur circule à Paris d'une victoire importante pour les Français.

Les Russes gagnent contre les Allemands, à Augustowo, une bataille de 7 jours. Les Allemands ont retraité, laissant des trains entiers chargés de canons et de munitions; ils ont même laissé sur le champ de bataille un certain nombre de blessés.

* * *

Anvers tient toujours contre les assauts répétés des Allemands.

* * *

Paris, 6.—Bulletin officielle du Ministère de la Guerre de France:

"La situation générale est satisfaisante. Sur notre gauche l'action continue toujours.

"Dans la région de l'Argonne et sur les hauteurs de la Meuse nous avons repoussé des attaques de jour et de nuit."

Le Grand-duc Nicolas de Russie a annoncé sa victoire aux armées françaises; le général Joffre a fait parvenir des félicitations au général russe.

* * *

Le président Poincaré visite les troupes.

* * *

Les armées russes s'axancent en Prusse-Est.

* * *

Paris, 6.—La situation générale est satisfaisante. La bataille d'Arras, (aile gauche française et aile droite allemande) se continue toujours avec violence. Les critiques militaires français persistent à dire qu'il n'y a pas lieu de s'alarmer, malgré l'âpreté du combat.

* * *

Les attaques allemandes contre Anvers se ralentissent. On croit que les Allemands prennent leurs troupes d'Anvers pour fortifier l'aile droite allemande en France.

* * *

Paris, 6. — 2.30 hrs. p.m. — (Agence Havas).—La retraite des Allemands continue sur la frontière de la Prusse-Est. Les Allemands ont été forcés d'évacuer

(A suivre sur la 8ème page)

Revue de la Presse

ENCOURAGEONS L'AGRICULTURE

(*La Croix*)

Depuis cinquante ans; depuis, surtout, que la plupart des pays dits civilisés ont négligé l'agriculture pour encourager de préférence l'industrie, on a vu les produits de celle-ci diminuer de prix les produits de celle-là augmenter à ce point qu'aujourd'hui les revenus de l'homme, en général sont à peine suffisants pour payer ce dont il a absolument besoin.

* * *

L'EVANGELISATION DANS LE NORD

(*Les Cloches de St. Boniface*)

Il y a dans le vicariat apostolique du McKenzie 23 prêtres Oblats, dont 21 sont Français et 2 Canadiens-français. Dans un magnifique élan de générosité ces missionnaires ont délégués au dernier chapitre de la Congrégation le R. P. Giroux, canadien-français, et au chapitre de cette année, retardé par la guerre, le R. P. Lefebvre, l'autre canadien-français, voulant procurer à ces confrères l'occasion de voir l'Europe, mais renonçant pour eux-mêmes à la consolation de revoir leur famille et la France. Ce trait de délicatesse française méritait d'être signalé.

* * *

REGARD SUR L'AVENIR

(*La Presse*)

Les Japonais, une fois déchaînés, ne se contenteront probablement pas de s'emparer d'une petite colonie allemande en Chine, mais établiront des bases aux Iles Carolines et à Samoa, ce qui leur donnerait deux ports fortifiés, entre les Philippines et les Etats-Unis. Avec leur armée immense et la mobilisation de leur flotte, ils peuvent profiter de cette occasion pour obtenir la suprématie dans l'Océan Pacifique.

* * *

"LA TENTATION"

(*Norwood Press*)

Colonne Française

Tel est le titre que le génial poète qui a chanté Saint-Boniface, donne à une de ses poésies. Pour ma part, j'ose l'avouer, j'ai compris très peu de chose dans ce sonnet majestueux, sinon que le "tendre cœur humain est le berceau qui berce la Vie et la Tentation." Le reste doit être au moins un remplissage versifié. Paul Verlaine ou Stéphane Mallarmé n'auraient pas su présenter une énigme sous des périphrases plus baroques. (Je fais vraiment trop d'honneur à M. Lardon de le comparer à M. Verlaine. Serai-je trop clément si je dis que le sonnet est d'une originalité creuse? Je l'ignore, mais je sais fort bien que peu de gens goûteront "l'enfant plus doux que le satin," le "chatouillement du sein," (du plaisir), les "milles atours," "le changement de beauté," et "le choix du nouveau dard dans les carquois rempli," ainsi de suite.

Et vous, lecteurs fervents du *Démocrate*, si par hasard, il vous arrivait de comprendre l'amplification vide de ce second Enfant sublime, veuillez donc avoir la charité de m'en avertir. Et auparavant, apprenez à M. Lardon qu'il ne faut pas faire rimer un singulier avec un pluriel, comme "jumelles" et "éternelle".

Si le pauvre homme s'était relu à la tête reposée, il n'aurait jamais livré à la publication ce monstrueux sonnet.

Mais assez pour aujourd'hui : craignons que la Tentation (du poète s'entend) invente un "nouvel art," de peur de nous ensevelir dans la poésie lardonnienne. Chose certaine c'est que les droits que le poète réserve ne lui seront pas enlevés : pour notre part nous n'en avons nullement "la tentation."

* * *

ROME ET LA FRANCE

(*L'Action Sociale*)

. . . .

Ajoutez que nul prince de l'Eglise, autant que le cardinal Della Chiesa, n'eut été en mesure d'accueillir, de préparer peut-être officieusement, les ouvertures probables de la France, au lendemain de la grande guerre ! Les fonctions que l'ancien secrétaire du Cardinal Rampolla et l'ancien substitut de la Secrétairerie d'Etat exerça, de si longues années, au Vatican, l'ont mis en relation personnelles avec les plus éminents et les plus influents de nos hommes politiques. Je dirai plus: elles lui ont permis de conquérir l'estime, la conance et parfois la sympathie de plusieurs d'entre eux. On sait, dans ce milieu, que, sans marquer de préférence à l'égard d'un peuple au détriment de l'autre,—un Pape n'a pas le droit de manifester de telles prédilections—Benoit XV sera particulièrement heureux de tout rapprochement entre la France et le Vatican. Ce sont là ces conditions humaines que la Providence a coutume de disposer pour servir ses desseins.

. . . .

Et nous espérons ! Nous espérons dans la victoire et dans le salut de la France. Et notre confiance, si durement qu'elle soit mise à l'épreuve, ne sera pas déçue !—François Veuillot.

* * *

UN REGRET

(*L'Evénement*)

Pour nous, Canadiens-français, qui avions eu si souvent des marques réconfortantes de la sympathie de sir James Whitney, la dernière attitude qu'il prit sur la question des écoles bilingues fut un coup cruel et une amère déception. Travaillé en sens contraire par deux groupes de même religion mais de langues différentes, sir James, après avoir longtemps hésité, a donné brusquement dans une politique qui fut une faute éclatante et qui met en péril pour longtemps la cause de la paix dans la province qu'il a cru servir en servant des exigences fanatiques. Si ce n'était de cet acte regrettable, nous n'aurions que les plus grands éloges à offrir à la mémoire de ce politique généralement mieux inspiré.

* * *

LA FRANCE

(*Le Soleil* de Québec)

Chose indiscutable, la France vient de donner la preuve qu'elle restait le plus magnifique monument intellectuel et moral, le plus complet, aussi de l'œuvre moralisatrice de la religion catholique : ses œuvres en témoignent magnifiquement et nous ferions mieux, ici, au lieu de dénigrer stupidement de nous inspirer de son exemple pour en profiter !

* * *

L'AVENIR EST MOINS SOMBRE

(*Le Droit*)

Les paroles de l'honorable M. White, ministre des finances pour le Canada, sont bien de nature à faire renaître la confiance chez ceux qui l'ont perdue et à raffermir ceux qui ont eu assez de courage et de clairvoyance pour affronter la tempête sans faiblir.

* * *

AU MANITOBA

(*Courrier de l'Ouest*)

La législature du Manitoba a été ajournée après une session de quatre jours pendant laquelle elle a voté $2,000,000 pour la construction de nouveaux édifices publics et $200,000 comme présent à la mère-patrie. Les nouveaux édifices parlementaires du Manitoba coûteront $5,000,000 lorsqu'ils seront complètement terminés.

* * *

LA GUERRE

(*La Patrie*)

Pendant ce temps les armées russes avancent, détruisent les Autrichiens, tiennent tête aux Allemands et, ayant balayé la route, se préparent à s'avancer à marches forcées sur Berlin.

L'Allemagne paiera chèrement la folie de son maître, folie qui l'a gagnée car elle est aussi responsable que son empereur des causes qui ont amenée la guere et de la manière sauvage dont elle est menée par les hordes teutonnes.

* * *

NOTRE INDEPENDANCE ECONOMIQUE

(*La Vérité*)

Depuis que la guerre a éclaté en Europe on étudie plus sérieusement que jamais quels moyens nous devons adopter pour développer notre pays et lui faire prendre un nouvel essor commercial et industriel.

. . . .

Nos compatriotes anglais qui sont plus fortunés que nous eux aussi songent à prendre les devants. Nous ne devons pas trop compter sur leur concours.

D'ailleurs il y a de l'argent chez nous; il s'agit de trouver le moyen de grouper ces ressources et de les faire fructifier.

C'est la Caisse populaire qui est le meilleur outil dont nous puissions nous servir pour nous organiser économiquement.

Les faits sont là; dans les villages où s'est implanté la Caisse populaire, les petites industries se sont développées et ont prospéré, le commerce aussi a été meilleur.

* * *

TEL PERE, TEL FILS

(*Telegram*. de Winnipeg)

Si l'Europe n'a pas été entraînée dans une guerre, il y a quelques années, ce n'est certainement pas la faute du fils aîné du Kaiser, qui est possédé de la folie de la guerre avec peut-être plus d'intensité que son père. C'est lui qui a fait, il y a trois ans, au Reichstag, un discours violent contre le règlement pacifique de la question du Maroc et on le considère comme une des têtes les plus exaltées du parti de la guerre dans l'empire allemand. La disparition du kaiser de la scène, quelque désirable qu'elle puisse être, ne serait donc qu'un bien pour un mal encore plus grand. Le salut du monde demande l'élimination de la famille régnante d'Allemagne et exige que ce pays soit placé dans une position qui ne lui permette plus de troubler la paix des nations. Cette odieuse rivalité d'armements qui affecte l'Europe depuis des années doit disparaître. Le militarisme ne doit pas plus longtemps absorber l'énergie et la richesse des peuples. Les "Dieux de la Guerre" doivent être détrônés et, s'ils essaient de troubler de nouveau la paix des nations, on doit les traiter comme les fous furieux ou les criminels qui sont une menace pour la société.—Traduction de *La Presse*.

De par le Monde

La Cathédrale de Reims sera relevé dit le Cardinal Andrieux

Londres.—S. E. le Cardinal Andrieux, archevêque de Bordeaux, a adressé au cardinal Luçon, archevêque de Reims, une lettre déplorant la destruction de sa cathédrale. Après avoir flétri cet acte de sauvage vandalisme condamné par tous les peuples civilés, il ajoute : "Mais ces ruines sur lesquelles, comme le prophète, vous pleurez, sont de celles que Dieu n'oublie pas et lorsque sera achevé cette horrible guerre, la France se doit de restaurer avec la même architecture et la même splendeur cet incomparable monument, berceau de sa foi et de sa glorieuse histoire."

La Présidence des Etats-Unis

Québec.—Devant un nombreux et brillant auditoire, M. William H. Taft, ancien président des Etats-Unis, a donné, la semaine dernière, au Château Frontenac, sous les auspices du Club des Femmes Canadiennes de cette ville, une fort intéressante conférence sur la présidence des Etats-Unis, ses pouvoirs, ses devoirs et ses responsabilités. Madame Taft et Mlle Helene Taft assistaient à la conférence en compagnie de sir François Langelier, lieutenant-gouverneur et de lady Langelier.

Lieutenant-Gouverneur de l'Ontario

Ottawa.—Le colonel J. S. Hendrie, de Hamilton, ministre sans portefeuille dans le cabinet Whitney, vient d'être nommé lieutenant-gouverneur d'Ontario. Il remplace sir John Gibson dont le terme d'office est expiré.

Le colonel Hendrie, C.V.O., fait partie de la réserve des officiers d'artillerie canadiens.

Des noms Français

Québec.—La commission de Géographie de Québec a baptisé de noms français deux petits tributaires non encore dénommés de la rivière Bethsiamis dans le Labrador canadien. L'un s'appellera la rivière Dussieux, du nom d'un historien canadien et l'autre rivière Lionnet, du nom d'un français distingué qui a visité il y a quelques années la province de Québec et a fait l'éloge du Canada dans la "Canadienne" de Paris.

La commission a aussi ratifié les noms de Couture, Couillard, Chardon, Silvy, Coquart, Chauvin et Gagné donnés à de nouveaux cantons du comté de Chicoutimi, chacun d'eux rappelant un souvenir lié à l'histoire de la région où ils se trouvent placés.

Le "Moratorium"

Bordeaux.—Le Cabinet a voté deux décrets. L'un prolongeant le "moratorium" et portant à un quart du dépôt total en banque le chiffre du retrait permis. Le second décret rend nul et sans force tout contrat conclu entre Français et tout sujet des puissances belligérantes depuis l'ouverture des hostilités.

Mgr Emard loue le patriotisme

Mgr J. M. Emard, de Valleyfield, au cours d'un sermon prononcé à Rigaud, a loué le patriotisme des Canadiens-français qui sont partis pour la guerre. "Personne d'entre nous, a dit Sa Grandeur, n'a le droit d'être un spectateur désintéressé d'une guerre qui menace l'existence intégrale d'un empire sous la garde duquel la divine Providence a daigné placer nos destinées religieuses et nos libertés civiles." Parlant des nôtres partis en guerre, Monseigneur dit: "L'Eglise honore et bénit ce patriotisme, partout en évidence."

Mgr Emard parla aussi du Congrès Eucharistique où des chants d'amour et de paix se sont élevés dans toutes les langues. L'écho de ces hymnes pacifiques ne s'était pas sitôt éteint, dit-il, que s'levait la clameur presque universelle de la guerre.

Benoit XV

On veut voir en lui comme une résurrection de Léon XIII. Et son goût de la diplomatie, sa forme d'esprit, la noblesse même de son origine, égalent, si ce n'est davantage, ceux des Pecci. Mais la ressemblance s'arrête là. Le nouveau pape est, en effet, de si petite stature, qu'avant de paraître dans l'église Saint-Pierre, après son élection, pour bénir les fidèles, il dut attendre qu'on ait raccourci le plus petit des vêtements blancs préparés à cette occasion. Il est le premier, d'ailleurs, à sourire de cette exiguité corporelle.

C'est ainsi que, lorsque des mains habiles s'activaient, dans ce moment solennel à lui faire rapidement une robe à sa taille, il dit à ceux qui l'entouraient, qui lui peignaient l'impatience populaire:

—Le peuple romain va connaître le premier désagrément que donne un trop petit pape.

Mais, s'il ne peut avoir sur la *sedia gestatoria* la grande allure de Léon XIII, il a, pour bénir, une ampleur de geste qui le grandit ; il a pour lui la flamme du regard, la sérénité d'une volonté droite et ferme.—*Les Annales.*

Tué par les siens

L'aéroplane allemand, qui, hier encore, survolait Paris, a obtenu un résultat.

Planant au-dessus de l'Opéra, qu'il a semblé vouloir viser et qu'il n'a pas atteint, il n'en a pas moins fait une victime: c'est le répertoire wagnérien.

Tous, nous nous laissâmes prendre, certes, à la grandeur sauvage de la *Chevauchée des Walkures*, et un frisson nous saisit toujours après l'audition de la *Marche funèbre du Crépuscule des Dieux.*

Nous ne savions pas !

La *Chevauchée des Walkures* évoquait le lourd poitrail des chevaux allemands galoppant sur les cimes de Venusberg.

Elle évoquerait maintenant la cavalerie des uhlans piétinant les corps des femmes et des enfants, dans le décor de l'incendie et des ruines des merveilleuses villes flamandes.

La *Marche funèbre du Crépuscule* scandait le pas des guerriers emportant le corps du héros Siegfried.

D'un héros ?

Elle scanderait maintenant l'apothéose d'un bandit. Elle nous révolterait.

Siegfried, c'est l'Allemand-symbole.

Les Anglais ont boycotté le répertoire de Wagner.

Mais nous, nous le vomissons. Et l'Opéra de Paris n'a plus le droit de le jouer.—Jean Drault.

C'est lui qui a causé le conflit

On commencera en novembre, le procès de l'assassin de l'archiduc

Londres. — Une dépêche de Armsterdam à l'agence Reuter, dit: Il est décidé que le procès des meurtriers de l'héritier présomptif d'Autriche, l'archiduc François Ferdinand et de son épouse sera tenu à Agram, capitale de la Croatie, et commencera le 5 novembre. Le meurtre de l'archiduc et de sa femme, comme on se le rappelle, fut la cause indirecte de la présente guerre Européenne.

LES SOEURS

Nous n'avions pas besoin évidemment du témoignage qu'on va lire pour savoir qu'elles faisaient leur devoir, mais il convenait d'enregistrer l'hommage que le général de Castelnau a, dans un ordre du jour à l'armée, rendu au magnifique courage de six religieuses de l'ordre de Saint-Charles.

Voici cet ordre, daté du quartier général de la deuxième armée et coté No. 71 :

"Le général commandant la 2e armée cite à l'ordre de l'armée: Mmes Rigarel, Collet, Rémy, Maillard, Rickler et Gartener, religieuses de l'ordre de Saint-Charles, de Nancy, qui, depuis le 24 août sous un feu incessant et meurtrier, ont donné dans leur établissement de Gerbéviller asile à environ 1,000 blessés, en leur assurant la subsistance et les soins les plus dévoués, alors que la population civile avait complètement abanodnné le village. En outre, ce personnel a accueilli, chaque jour, de très nombreux soldats de passage auxquels il a servi tous les aliments nécessaires.

"Le général commandant la 2e armée,

DE CASELNAU.

"Par ordre: le général chef d'Etat-major,

"ANTOINE."

Les aumôniers de nos troupes

Les aumôniers catholiques du premier contingent sont au nombre de sept. Voici leurs noms:

M. l'abbé Siméon Jolicœur, curé de Ste-Catherine, aumônier-major.

M. l'abbé O'Leary, de Québec.

M. le chanoine Sylvestre, de Montréal.

M. l'abbé Arts, prêtre belge du diocèse de Toronto.

M. l'abbé Edw. E. Doe, de London, Ont.

Le R. P. Fortier, O.M.I., de St-Sauveur.

Le R. P. Workman, franciscain, de Montréal.

On demande des agents dans les provinces du Manitoba, de la Saskatchewan et Alberta, pour prendre des abonnements au journal "Le Manitoba." Nous accorderons 25 p.c. de commission par abonnement.

L'un des bons moyens d'aider le journal, c'est d'encourager les fournisseurs qui lui donnent leurs annonces.



Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout individu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter en personne à l'agence où à la sousagence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence, mais pas aux sous-agences, à certaines conditions, par le père, la mère, le fils, la fille, le frère ou la sœur du futur colon.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres sous certaines conditions; une maison habitable doit être construite sur le homestead à moins que la condition de résidence ne soit accomplie dans le voisinage.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura droit de préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de la date de l'entrée du homestead et 50 acres de culture en plus. La patente pour la préemption peut être obtenue en même temps que celle de homestead sous certaines conditions.

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300.

La quantité d'acres a cultiver peut être réduite en cas de terrains rocailleux, trop durs ou en broussailles. On pourra sous certaines conditions remplacer la culture par l'élevage des animaux.

W. W. CORY,

Sous-ministre de l'Intérieur.

N.B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

Abonnez-vous au "MANITOBA" $1.00 par année.

Abonnez-vous au

"MANITOBA"

$1.00 par année

FEUILLETON DU *MANITOBA*

UNE DE PERDUE DEUX DE TROUVEES

PAR

GEORGE DE BOUCHERVILLE

No. 52

(*Suite*)

St-Luc, après avoir vu par lui-même à ce que son cheval fut bien frotté, étrillé, soigné, se fit donner à déjeûner. Quand il fut jour, il monta à cheval et partit pour St-Charles.

Nous ne décrirons pas la journée du 23 novembre 1837, dans laquelle cinquante braves, armés de mauvais fusils de chasse, tinrent en échec près de huit cents hommes de troupes réglées, commandées par le colonel Gore, depuis neuf heures du matin jusqu'au soleil couchant, et les forcèrent à retraiter.

Si le docteur Nelson eut voulu les poursuivre durant leur retraite, qui était une fuite, il eut pu les faire tous prisonniers; car le nombre des habitants accourus à St-Denis vers la fin de la journée était assez considérable, se montant à près de trois cents; nombre bien suffisant pour s'emparer de troupes découragées, fatiguées par douze heures de marche, dans les chemins affreux, et qui, malgré leur artillerie, n'avaient pu déloger cinquante *patriotes*, comme on les appelait alors, d'une maison à l'entrée du village.

Le docteur Nelson avait donné l'ordre de ne pas poursuivre les troupes, désirant se tenir sur la défensive.

Cet ordre en avait mécontenté un grand nombre, surtout parmi ceux qui était venus trop tard pour prendre part au combat. La plupart des jeunes gens étaient arrivés sans armes ou avec de mauvais fusils; ils espéraient s'en procurer au village ou en prendre aux soldats.

L'angelus du soir venait de sonner à l'église; le village paraissait aussi tranquille que s'il n'y eut rien eu d'extraordinaire dans le cours de la journée.

Nous suivrons deux hommes qui se dirigeaient vers une maison un peu isolée des autres, en arrière du village.

—Que penses-tu qu'ils veulent faire, Siméon? dit l'un d'eux.

Celui à qui s'adressait cette question, était un petit homme fluet, de vingt-cinq à trente ans, actif, intelligent et plein d'énergie.

—Je ne sais pas au juste pourquoi ils nous ont envoyé chercher; j'ai cru comprendre qu'ils veulent faire une farce.

—Une farce, cette nuit?

—Pourquoi pas? D'ailleurs nous allons bientôt le savoir, voilà la maison.

En entrant, ils trouvèrent réunies une dizaine de personnes. Cinq à six d'entre elles, les mains et le visage noircis de poudre, les habits déchirés, étaient assises devant un grand feu de cheminée, dans laquelle bouillait un immense chaudron accroché à la crémaillère. C'était la soupe qui se préparait pour ces braves, qui, après s'être battus toute la journée sans manger, étaient épuisés de faim et de fatigue.

Dans un des coins de la chambre, un groupe de trois à quatre jeunes gens écoutaient debout un homme, d'une quarantaine d'années, gros, trapu, avec barbe noire touffue, chaussé de bottes de bœuf, qui leur racontait ce qui s'était passé durant la journée, dans la maison de pierre, où s'étaient barricadés les patriotes. Il avait sur la tête un casque de loup marin, dont l'absence de poils en plus d'un endroit accusait un long service.

L'entrée des deux nouveaux venus interrompit la narration du conteur qui se leva, et qui allant au devant d'eux, dit :

—On t'a envoyé chercher, Siméon, pour te demander si tu veux te joindre à nous?

—Tiens, c'est toi, Meunier! mais tu devais aller à St-Charles.

—J'y suis allé aussi; et de là je suis parti pour Maska, mais rendu au quatrième rang, j'ai rencontré une dizaine d'habitants qui se rendaient à St-Denis. J'ai fait route avec eux, et nous sommes arrivés un peu avant la bataille. Ça n'empêche pas que je serai à Maska demain à midi; j'ai envie d'aller à St-Ours cette nuit. Nous voudrions que tu vinsses avec nous. Veux-tu venir ?

—Dame, ça dépend; dites-moi ce que vous voulez faire.

—On veut courir un charivari.

—Un charivari? mais à qui ?

—Aux troupes, donc. Nous sommes ici cinq bons lurons; vois-tu cette jeunesse, ça n'a pu venir à la noce; ils veulent jouer un tour cette nuit; je ne parle pas de ceux qui vont souper, ceux-là ne peuvent pas venir, ils sont de garde cette nuit.

—Je voudrais bien; mais le général a défendu de les poursuivre.

—Nous nous moquons bien du général, répondit un des jeunes gens. Nous ne sommes pas enrôlés; nous n'avons pas de fusils et nous voulons en avoir.

—Et d'ailleurs, reprit Meunier, nous ne les poursuivrons pas.

—Si vous ne les poursuivez pas, comment leur jouerez-vous un tour ?

—Tu vas voir. Nous avons envoyé chercher les deux porte-voix du traversier. Aussitôt que nous les aurons, nous partirons à travers les champs. Il fait noir comme chez l'loup. Quand nous verrons les troupes, qui sont déjà à demi-mortes de peur, nous crierons du porte-voix. Elles ne sauront pas ce que c'est. Nous nous cacherons, et plus loin nous crierons encore. Elles auront une fameuse peur et nous les mènerons comme ça jusqu'à St-Ours. Ça leur fera passer une bonne nuit.

—J'irais bien, mais il faut que j'aille à St-Charles demain, je suis à pied, je serais trop fatigué.

—On te trouvera un cheval. Faut que tu viennes; tu parles l'anglais; on aura peut-être besoin de toi, qui sait ?

Après avoir réfléchi quelques instants, Siméon reprit :—J'irais bien, ça me va assez, mais je suis enrolé, et je ne voudrais pas que le général sut que j'ai désobéi à ses ordres.

—Ne sois pas inquiet.

—Eh bien ! c'est bon j'essayerai l'anglais, reprit Siméon, s'il le faut. Je crois que je pourrai faire. Ainsi c'est convenu, j'y vas. Mais, dis donc, Meunier, il me vient une idée.

—Laquelle ?

—Si au lieu de deux porte-voix, nous prenions des cornes de bœuf; nous en aurions chacun une. C'est alors que nous leur donnerions un charivari, en balle !

—C'est ça, c'est ça; oui, oui ; des cornes, prenons des cornes, crièrent-ils presque tous ensemble.

—Mais où en prendrons-nous? reprit Meunier.

—J'en ai vu un tas dans la cour du boucher, dit Siméon; nous les nettoyerons et les arrangerons en dix minutes; ça n'est pas malaisé. Qui veut venir avec moi? nous en apporterons pour tout le monde.

Une demi-heure après, les cornes étaient apportées, lavées, les bouts coupés; elles étaient nettoyées, grattées et prêtes.

Six hommes en souliers de bœufs, portant chacun un capot gris d'étoffe du pays avec capuchon, défilaient silencieusement, un par un, derrière le village et gagnaient les champs. Ils n'avaient avec eux que deux fusils de chasse. Meunier portait un mousquet et une baïonnette, qu'il avait pris à un soldat blessé après la bataille. Un seul avait des pistolets, les autres avaient des couteaux ordinaires pointus et bien affilés, et des gourdines de merisier.

Aussitôt qu'ils eurent dépassé le village, ils s'arrêtèrent pour se consulter ensemble. Il fut convenu que deux marcheraient en avant, à une dizaine d'arpents, l'un dans le chemin et l'autre dans le champ; que le reste de la bande suivrait par les champs jusqu'à ce qu'ils aperçussent les troupes. Avant de se remettre en marche, ils essayèrent tour à tour leur corne, afin d'en mesurer la portée. Le son rauque retentit dans le silence de la nuit, et éveilla un formidable hurlement des chiens du village.

—Ça ira, dit en riant Siméon.

La nuit était sombre et noire: il ne ventait pas, mais une neige épaisse et humide tombait en abondance. Ils marchèrent rapidement, au pas de course, pendant à peu près une heure, franchissant les fossés, sautant par-dessus les clôtures, piquant aux raccourcis. Ils ne rencontrèrent qu'un soldat blessé, qui, ne pouvant continuer sa route, s'était jeté à terre, le long des clôtures. C'était un mousquet et une baïonnette de plus, dons ils s'emparèrent.

La giberne ne contenait plus qu'une seule cartouche. Le mousquet était chargé.

—Bon ! dit Siméon, les troupes n'ont plus d'*ammunition*: dans tous les cas, elles n'ont pas plus d'un ou deux coups à tirer, entendez-vous, mes gens ?

—Oui, oui.

—Eh bien ! savez-vous ce que ça veut dire? ça veut dire que si nous étions une vingtaine, nous pourrions les faire tous prisonniers.

—Et pourquoi n'essayerions-nous pas? demandèrent les jeunes gens en se rapprochant.

—J'y pense. Allons, en route, et dru !

Ils continuèrent d'un pas rapide et léger, si léger, qu'ils s'entendaient à peine marcher sur l'herbe et le neige des champs.

—Halte ! cria Siméon, en couvrant sa voix pour la rendre moin sonore; j'ai entendu le cri d'un canard du côté de la rivière; c'est Baptiste.

Un instant après ils virent deux ombres qui venaient par le chemin. Deux hommes s'avancèrent à leur rencontre sans dire mot. C'était leurs éclaireurs venant leur annoncer qu'ils avaient aperçu les troupes, marchant sur la grève, le long de la rivière. Ils entendaient le pas des chevaux de la cavalerie dans la boue.

—Va-t-on commencer le charivari à c't'heure ! demanda quelqu'un.

—Non pas, non pas, répondit Meunier. Écoutez bien ce que nous allons faire, et prenez garde de ne pas vous tromper. Trois vont rester en arrière et suivre au petit pas se tenant à peu près à la même distance des troupes. Deux vont prendre les devants et se rendre à la coulée qui est à une demi-lieue d'ici, ils enlèveront les planches du pont; aussitôt que cela sera fait ils donneront le signal: un coup de corne, vous savez, long et prolongé. Si la tête de l'armée est trop près de la coulée pour que vous puissiez enlever les planches, vous irez jusqu'au ravin, et là vous enlèverez les planches du pont: pour signal, vous tirerez deux coups de fusils l'un après l'autre. Vous entendez? Toi, Siméon, tu vas passer par les champs avec Baptiste. Je vais observer les troupes et leurs mouvements. Quand on entendra le premier signal d'en bas, Siméon le répétera, en ne criant pas trop fort, pour que les soldats croient que nous sommes encore éloignés; ceux en arrière sonneront aussi de la corne, mais pas trop fort non plus. Comprenez-vous bien?

—Oui, oui, nous comprenons.

—Quand il sera temps, je donnerai les signaux avec ma corne, vous vous en rappelez.

—Très bien, répondit Siméon; maintenant, que les deux qui doivent aller en avant ne perdent pas de temps. Nous allons rire.

La neige tombait toujours; à peine pouvait-on distinguer un homme à cinq pas. Les soldats, harassés de fatigue, avançaient avec une extrême lenteur, trébuchant à chaque pas. Le corps d'armée était rendu au village de St-Ours, ceux qui avaient été vus sur le bord de la rivière, étaient les traînards de l'arrière-garde. Un piquet de caavlerie marchait à quelques arpents seulement en avant des traînards, au milieu du chemin.

Quand les deux jeunes gens envoyés pour détruire le pont de la coulée, y furent parvenus, le piquet de cavalerie n'en était pas fort éloigné.

—Va-t-on *démancher* celui-ci, ou aller plus loin? demanda l'un des deux à son compagnon, v'la la cavalerie.

—Démanchons.

Ils n'avaient eu que le temps d'arracher trois à quatre planches, quand ils entendirent le pas des chevaux. Les cavaliers entendant du bruit en avant s'arrêtérent pour écouter. Ils ne virent rien, et se consultèrent un instant, puis se remirent au trot. Les deux jeunes gens se mirent à crier dans leurs cornes. Les cavaliers se croyant attaqués ou sur le point de l'être, piquèrent au galop pour rejoindre l'arrière-garde, qui était considérablement en avant. En arrivant au pont deux des chevaux tombèrent et roulèrent dans la coulée ; leurs cavaliers se relevèrent, et, sans chercher à reprendre leurs montures, se mirent à courir à toutes jambes pour rejoindre le reste du piquet qui allait du côté de St-Ours, où, en ce moment, arrivait l'arrière-garde.

—Il y a toujours bin là deux j'vaux, dit l'un des deux jeunes gens, faut pas les laisser mourir. Allons voir; s'ils ne sont pas morts, on les mettra dans la prairie et on viendra les chercher demain.Qu'en dis-tu, Pierre ?

—Allons. Et les selles on les cachera sous l'pont, pour qu'a neige ne les abîme pas.

Le galop des chevaux avait un peu couvert le bruit de la corne de ceux qui étaient à la coulée, mais aussitôt que Siméon et son compagnon, ainsi que ceux qui étaient par derrière, répondirent les soldats surpris et effrayés se réunirent en peloton; ils étaient une cinquantaine. Ils restèrent quelques minutes immobiles, ne sachant quel parti prendre, ni de quel côté tourner. Entendant le son des cornes en avant, dans les champs, et par derrière, ils se crurent perdus, pensant que tous les habitants de St-Denis les poursuivaient; ils se mirent à fuir pêle-mêle, dans la direction de St-Ours.

Siméon et ses gens, arrivés au pont de la coulée, s'empressèrent de le défendre complètement.

—Tonnerre, dit Meunier, en accourant, j'ai envie de les faire tous prisonniers; ils ne sont qu'une cinquantaine,qui ne valent pas mieux qu'autant de vaches. Vous autres faites autant de tapage que vous pourrez avec vos cornes, un charivari d'enfer, pendant que je vais aller trouver Siméon à la coulée.

Les soldats s'étaient arrêtés à quelques arpents de la coulée, avançant lentement, l'oreille au guet.

Quand Meunier fut arrivé auprès de Siméon, il lui fit part de ses remarques, et de la chance qui se présentait de les faire tous prisonniers.

—Ne fait pas cela, répondit Siméon; le général a défendu expressément de poursuivre les troupes. Il a ses raisons.

—Mais nous pouvons au moins les désarmer ?

—Quant à ça, il n'y a pas de mal; nous cacherons les fusils, ou nous les donnerons aux amis. Le général n'en saura rien. Et de plus nous allons faire prendre un bain dans la coulée.

—Les voilà! que va-t-on faire ?

Les soldats qui, en ce moment, semblaient obéir à un chef, avaient repris leurs rangs. Quand ils ne furent plus qu'à une vingtaine de pas du pont, Meunier sonna de la corne; et Siméon cria:—*Stop! Stop!*

—Qui va là? répondit quelqu'un de la troupe.

—Vous allez le savoir, reprit Siméon en anglais. Que celui qui commande avance.

—Que voulez-vous? demanda un sous-officier qui paraissait avoir pris le commandement, en faisant quelques pas en avant.

—Voici ce que vous allez faire; vous allez mettre bas les armes d'abord, puis vous retournerez à St-Denis prisonniers. Faites vite, sinon nous allons tirer sur vous, et vous êtes tous morts.

—Où est le colonel Gore?

—A St-Ours, prisonnier.

—Ne pourrons-nous pas être conduits à St-Ours ?

—Oui, mais auparavant déposez vos armes.

—A quelle distance sommes-nous de St-Ours ?

—A peu près une lieue. Allons, dépêchez-vous.

Le ton de Siméon était si péremptoire; le bruit des cornes avait annoncé un si grand nombre de poursuivants, qui étaient néanmoins invisibles, sans doute à cause de l'obscurité, pensaient les soldats; et d'ailleurs le cliquetis formidable de fusils que l'on armait en arrière de la clôture de l'autre côté du pont, où Meunier et les jeunes gens faisaient vigoureusement jouer les batteries de leurs quatre fusils, que le caporal, après s'être consulté avec les siens, déclara qu'ils étaient prêts à mettre bas les armes.

—Si nous livrons nos armes, dit-il, nous garantissez-vous qu'il ne nous sera rien fait d'ici à St-Ours?

—Oui, d'ici là; mais arrivés à St-Ours, je ne réponds pas que vous ne serez pas faits prisonniers.

—Où faut-il mettre les armes?

—En faisceaux au milieu de la route; après quoi vous descendez sur le bord de la rivière, et traverserez la coulée à l'eau.

Les soldats, se croyant fort heureux d'en être quittes à si bon marché, déposèrent leurs armes, descendirent à la berge de la rivière, où ils traversèrent la coulée ayant de l'eau jusque sous les bras.

Aussitôt qu'ils entendirent les pas des soldats au-delà de la coulée, ils allèrent s'emparer des mousquets qui avaient été mis en faisceaux dans le chemin.

Ainsi, six hommes désarmèrent cinquante soldats, et leur enlevèrent vingt-deux mousquets, sans qu'ils eussent tiré un seul coup de fusil.

—Donnons-leur maintenant une sérénade, dit Siméon.

L'infernal charivari que firent les deux portevoix et les quatre cornes de bœuf, dut donner une formidable idée de la force de leurs poumons, sinon une haute opinion de leur exécution instrumentale.

—Ah! ça, vous autres, dit Siméon avant d'arriver au village de St-Denis, n'allez pas vous vanter au général de la farce que nous venons de jouer.

(*A suivre*)

Page du Cultivateur

LE BLE

Plus grande production de blé.—Meilleure préparation du sol.—Culture sur une plus vaste échelle.—Meilleures récoltes en 1915.

Comme les cultivateurs des prairies le savent, la saison est maintenant trop avancée pour essayer d'étendre la superficie à ensemencer en blé en cassant de la terre neuve, pour la récolte de 1915. La seule manière d'avoir plus de blé est de manipuler le chaume promptement et avec le plus grand soin. Il nous faudra cependant, en 1915, la plus grande récolte de blé qui fasse époque dans l'histoire de ce pays.

Chaque cultivateur des districts producteurs de blé du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta, est donc instamment requis de donner à la préparation du chaume, cette automne, son immédiate et minutieuse attention. Que chaque cultivateur se fasse une résolution de rendre son domaine plus productif que jamais, en 1915.

Il est certain que l'on peut assurer l'augmentation de plusieurs millions de minots si chaque cultivateur des prairies veut soigneusement considérer les suggestions suivantes et les mettre immédiatement en pratique.

Travail d'automne

1. Ayez votre labour d'été en bonne condition.

2. Qu'il soit prêt pour le semoir dès la disparition de la neige au printemps.

3. Cultiver les endroits où croissent les mauvaises herbes et laissez-les dans un état tel qu'ils puissent absorber rapidement toute pluie, et prévenez autant que possible la perte d'humidité par l'évaporation.

Le Chaume

1. Chaque acre de chaume, en assez bonne condition pour y permettre la culture du blé, doit être labouré dès maintenant.

2. Ne pas labourer à une épaisseur moindre de sept pouces et plus, si la nature du sol et le contenu de l'humidité le permettent.

.3 Les terres fortes doivent être labourées profondément, les terres légères avec un sillon plus mince.

4. Le labour doit être bien fait.

5. Chaque acre devrait être hersé dans les deux jours après le labour.

6. Refoulez (pack) le terrain si possible après le hersage.

7. Jusqu'à l'époque des gelées faites tous vos efforts pour avoir vos champs en bon ordre. Des heures dépensées dans les champs maintenant vous sauveront très certainement des journées le printemps prochain. Utilisez chaque heure avec avantage cette automne.

Travail d'Hiver

1. Préparez le blé de semence, (a) le bien nettoyer, (b) faites avec précaution l'épreuve pour la germination, (c) empochez proprement et (d) emmagasinez dans un endroit sec.

2. Procurez-vous la meilleure variété possible. Le "Marquis" est le meilleur; ayez-le si vous le pouvez.

3. Mettez vos machines aratoires en bon ordre pour le printemps.

4. Tenez vos chevaux en condition. Bonne nourriture et un peu d'exercice en mars et au commencement d'avril veulent dire une plus grande endurance et ouvrage plus rapide à l'ouverture des semences.

5. Procurez-vous la quantité nécessaire de vitriol (Blue Stone) et Formaline pour traiter votre graine de semence contre la maladie du charbon (Smut).

Travail du Printemps

1. Travaillez la terre à bonne heure.

2. Faites l'ouvrage bien à l'époque des semailles. La culture ou l'emploi du Disque, particulièrement sur le chaume, donnent toujours de plus abondantes et meilleures récoltes.

3. Avant de semer, traitez votre blé à la formaline ou au vitriol, pour protéger votre récolte contre le charbon (smut).

4. Toute terre en chaume qu'il n'aurait pas été possible de labourer à l'automne, devrait être bien cultivée et passée à la herse à disque avant de l'ensemencer, et ce, aussi à bonne heure que possible au printemps.

Les suggestions ci-dessus sont particulièrement applicables aux districts où les récoltes ont été une faillite, cette année 1914. Elles sont, toutefois, dignes d'être sérieusement prises en considération par chaque cultivateur des prairies et mises en pratique avec soin.

Pour plus ample renseignement, écrivez à :

FERME EXPERIMENTALE,
Ottawa, Ont.

Département de l'Agriculture,
Ottawa, Ont.

Ottawa, 17 septembre 1914.—Un bulletin publié aujourd'hui par le Bureau des Recensements et Statistiques, donne les évaluations préliminaires habituelles du rendement des principales récoltes céréales du Canada, suivant les rapports envoyés à la fin d'août par ses correspondants. Une sécheresse continuelle a, surtout dans les provinces du Nord-Ouest, affecté sérieusement le rendement par acre, qui est plus bas que celui de n'importe quelle année depuis 1910, et que la moyenne des six années terminées en 1913. A cause de cette sécheresse, on a dû, dans l'estimation du rendement, déduire des superficies ensemencés en blé, en avoine, en orge et en lin, dans les provinces du Nord-Ouest un nombre considérable d'acres sur lesquels, d'après les rapports, la récolte du grain a complètement manqué. Pour les trois provinces du Manitoba, de Saskatchewan et d'Alberta, les superficies ainsi déduites se sont élevées à 728,100 acres pour le blé, à 753,000 acres pour l'avoine, à 102,000 acres pour l'orge, et à 79,000 acres pour le lin, ce qui représente, sur les superficies ensemencées, une proportion pour cent de 3 à 7½ au Manitoba, de 7 à 13 dans la Saskatchewan, et de 7 à 15½ en Alberta.

Pour tout le Canada, le rendement par acre du blé de printemps est inférieur à 15 boisseaux; contre 20.81 boisseaux l'an dernier, et 19.2 boisseaux, moyenne des quatre années 1910-1913; le rendement de l'avoine est de 32.5 boisseaux, contre 38.7 l'an dernier, et 36.3, moyenne des quatre années; l'orge a donné 24.7 boisseaux en 1914 contre 29.9 et 28.5; le seigle a produit 18 boisseaux, contre 19.3 et 17.8, et le lin 8.3 boisseaux contre 11.3 et 11.5 boisseaux.

On estime que sur la superficie de 10,293,900 acres consacrée au blé au Canada, y compris le blé d'automne, le rendement total sera 159,660,000 boisseaux, contre l'excellente récolte de 231,717,000 boisseaux de l'an dernier et 204,712,000 boisseaux moyenne annuelle des quatre années 1910-13. On évalue le rendement de l'avoine à 327,732,000 boisseaux, contre 404,669,000 boisseaux, l'an dernier, et 351,246,000 boisseaux, moyenne des quatre dernières années. On estime que l'orge donnera 37,014,000 boisseaux, contre 48,319,000 boisseaux en 1913, et 42,745,000 boisseaux, moyenne annuelle; le seigne, 2,019,000 boisseaux, contre 2,300,000 et 2,189,000 boisseaux et la graine de lin 9,042,000 boisseaux, contre 17,539,000 boisseaux l'an dernier, et 14,497,000 boisseaux, moyenne annuelle 1910-13.

Voici l'évaluation totale de la production dans les trois provinces du Nord-Ouest seules: Blé, y compris blé d'automne, 139,672,000 boisseaux; seigne, 515,000 boisseaux; avoine, 160,796,000 boisseaux; orge, 20,320,000 boisseaux et graine de lin 8,962,000 boisseaux.

Les correspondants, en décrivant l'état général des récoltes au mois d'août, disent que la sécheresse a fait mûrir le grain beaucoup plus tôt que de coutume, que la paille était courte et le rendement beaucoup moindre. Dans le nord de la Saskatchewan, tout le fauchage était terminé, et l'on procédait au battage. Dans le nord de l'Alberta, le rendement promettait d'atteindre la moyenne, mais dans le sud de l'Alberta, la chaleur excessive et la sécheresse ont eu mauvais effet sur ce qui, au début de la saison, promettait une belle récolte. Quoique dans les provinces de Québec et d'Ontario, les récoltes aient souffert de la sécheresse, les conditions n'ont pas été si défavorables qu edans l'ouest. Dans Ontario, le rendement du grain ne sera pas beaucoup moindre qu'en 1913, et celui de l'avoine, dans la province de Québec, sera même plus élevé. Dans les provinces maritimes la saison est favorable, et suivant les évaluations préliminaires, la production sera supérieure à celle de l'année dernière.

Voici quel était, au 31 août, l'état moyen des principales récoltes agricoles, exprimé en proportion pour cent d'un état modèle représentant une bonne récolte: Blé de printemps, 75; avoine, 76; orge, 74; seigne, 79; pois, 74; fêves, 82; sarrasin, 80; grains mélangés, 87; lin, 63; maïs à grains, 77; pommes de terre, 76; autres racines, 78; luzerne, 72; maïs fourrager, 85; betteraves à sucre, 79; pâturages, 67; et foin d'environ 10 ou 12 points au-dessous de ceux de l'an dernier, à la même date, et dans les provinces du Nord-Ouest, l'état du blé, de l'avoine et de l'orge est d'environ 20 à 30 points au-dessous de celui de l'an dernier.

On demande des agents dans les provinces du Manitoba, de la Saskatchewan et Alberta, pour prendre des abonnements au journal "Le Manitoba." Nous accorderons 25 p.c. de commission par abonnement.

Abonnez-vous au "MANITOBA" $1.00 par année.



CONTRAT POUR LA POSTE

DES Soumissions cachetées, adressées au Maitre-Général des Postes, seront reçues à Ottawa, jusqu'à midi, vendredi le 13ème jour de Novembre, 1914, pour le ransport de la poste de Sa Majesté, par contrat pour quatre ans, trois fois par semaine, aller et retour entre Starbuck et la route Rurale No. 1. Tel service devant commencer au plaisir du Maitre-Général des Postes.

On peut obtenir aux bureaux de Starbuck et au bureau de l'Inspecteur des Postes les avis imprimés énumérant les autres renseignements quant aux conditions du contrat, ainsi que les blancs de soumissions.

Téléphonez :
Bureau de l'Inspecteur des Postes,
H. H. PHINNEY,
Inspecteur des Postes.

Winnipeg, 26 Octobre, 1914. 49-51



CONTRAT POUR LA POSTE

DES Soumissions cachetées, adressées au Maître-Général des Postes, seront reçues à Ottawa, jusqu'à midi, vendredi le 30ème jour d'Octobre, 1914, pour le transport de la poste de Sa Majesté, par contrat pour quatre ans, douze fois par semaine, aller et retour entre Otterburne et St Pierre-Jolys, tel service devant commencer au plaisir du Maître-Général des Postes.

On peut obtenir aux bureaux de poste de Otterburne et de St-Pierre-Jolys, et au bureau de l'Inspecteur des Postes les avis imprimés énumérant les autres renseignements quant aux conditions du contrat, ainsi que les blancs de soumissions.

Téléphonez :
Bureau de l'Inspecteur des Postes,
H. H. PHINNEY,
Inspecteur des Postes.

Winnipeg, 18 septembre 1914. 47-49

AVIS

AVIS est donné par les présentes que Austin McPhail Bothwell, professeur de langues modernes, à Winnipeg, province du Manitoba, fera demande au Parlement à sa prochaine session afin d'obtenir son bill de divorce contre Dorothée Jean Bothwell, née Couper, pour motifs d'adultère.

J. E. ADAMSON,
Avocat du demandeur,
Austin McPhail Bothwell,
dont l'adresse est c. of Adamson & Adamson, avocats, 364 rue Main, Winnipeg.

Daté à Winnipeg, province du Manitoba, ce 27ème jour de février, A.D. 1914.

N'oubliez pas de lire les Petites Annonces du "Manitoba."

GALERIE DES GENERAUX

KITCHENER

Les grandes vedettes de la guerre.

Lord Kitchener, l'énergique ministre de la guerre britannique, est une des plus belles figures militaires de la Grande-Bretagne.

Détail qui a pour nous son importance: il a fait ses premières armes sous le drapeau tricolore. Il avait alors vingt ans et résidait à Dinan, près de sa mère, veuve d'un lieutenant général anglais.

Obéissant, comme il le déclara lui-même, à une impulsion irrésistible, il s'engagea dans un bataillon de mobiles des Côtes-du-Nord, qui combattit vaillamment sous les ordres de l'amiral Jaurès. Le jeune volontaire prit si bien sa part des souffrances endurées par notre armée, qu'il contracta une pneumonie dont il faillit mourir.

C'est après sa longue convalescence qu'il rentra en Angleterre.

Et l'on sait quels furent ses exploits.

Sidar de l'armée égyptienne, il écrasa les madhistes à Khartoum et vengea la mort tragique de Gordon et de ses compagnons.

Sous la direction nominale de lord Roberts, il conduisit la seconde partie de la campagne du Transvaal, où il déploya autant de vigueur que d'habileté.

Lord Kitchener est un brave soldat, "droit comme son épée." Mais, certes, il n'a rien de l'officier courtisan, et le protocole n'est pas son cousin.

Il le prouva, un jour, dans une circonstance d'autant plus curieuse à rappeler que cela se passait pendant un bal de gala organisé au palais royal de Buckingham en l'honneur de... Guillaume II, alors hôte du roi d'Angleterre.

Ignorant l'étiquette de la Cour de Saint-James, il se rendit au palais en uniforme, mais portant un pantalon à demi collant que des sous-pieds fixaient à ses bottines vernies.

Il se trouvait depuis dix minutes à peine dans la salle, lorsque, discrètement, un haut dignitaire de la couronne s'approche de lui et murmure à voix basse:

—Je regrette de vous informer, milord, que votre costume n'est pas réglementaire. Je vous en prie, n'oubliez pas, une autre fois, de prendre des renseignements plus précis à cet égard.

Lord Kitchener, stupéfait, exigea sur-le-champ des explications, et il apprit que, dans les cérémonies de la Cour, un feld-maréchal doit porter la culotte collante, en peau, et... des bottes à revers!

Fort gêné, le vainqueur des Boers ne tardait pas à quitter le bal, dès qu'il put le faire sans éveiller l'attention.

Le roi George, qui a pour lord Kitchener une admiration sans bornes, aurait voulu lui épargner cette remontrance; mais il intervint trop tard: le maréchal avait déjà quitté le palais.

RENNENKAMPT

"Un jour, il y a quelques années, alors que des centaines de milliers de Japonais luttaient, en Mandchourie, contre des centaines de milliers de Russes, pour la possession de quelques collines abruptes entourées de champs de gaolian, un homme (un officier du tsar) conçut un audacieux projet. Partant de la province de Kirin, avec une troupe de vingt mille Cosaques, il résolut d'aller voir, à plus de quatre cents kilomètres de là, ce qui se passait vers Niou-Tchouang, au bord de la mer Jaune, et ce que l'on y savait de la situation à Port-Arthur.

"Pour effectuer ce long voyage d'exploration et de reconnaissance, il fallait côtoyer toute l'armée nipponne, échapper à sa surveillance ou bousculer ses patrouilles et filer comme le vent, à l'aller et au retour. Il fallait—en outre vivre de quelques povisions emportées sur la selle et se désaltérer avec le contenu de la gourde. Seuls, les chevaux devaient trouver en route leur subsistance, et l'on comptait sur leur infatigable ardeur pour accomplir en peu de jours ce terrible raid.

"Quand le général de Rennenkamft partit dans ces conditions pour renseigner l'état-major, ses amis lui dirent cordialement et gaiement adieu, car il n'aurait pas souffert qu'on parût le plaindre; mais pas un seul d'entre eux ne croyait le revoir vivant. Cependant, il reparut, au bout de moins de huit jours, ayant traversé mille dangers avec sa troupe, demeurée presque intacte. Il rapportait toutes les indications qu'on lui avait demandées. Pour les conquérir, il avait soutenu, tout en courant, mainte attaque, essuyé des salves d'artillerie où de mousqueterie, subi la tempête, bravé la soif, nargué les hommes. Rien n'avait pu l'entamer, ni l'arrêter.

"De cette héroïque folie, il est resté sur son nom un reflet de gloire. Il est l'homme vivant qui a su accomplir le plus bel exploit de cachef incomparable d'une horde terrible que sa bravoure a ennoblie et dont elle a fait une armée."

—*Les Annales.*

FRENCH

Le général French sera bientôt ausi populaire en France qu'en Angleterre.

Il est, pour nos amis d'outre-Manche, le type parfait et glorieux du soldat anglais, un héros à la Kipling, et les Londoniens, qui le portèrent en triomphe lorsqu'il revint de l'Afrique du Sud, ont pour celui qu'ils appellent familièrement Johnny un culte fait de confiance et d'admiration.

Tout en lui, du reste, indique l'homme né pour le commandement, pour les fatigues de la guerre, pour la vie des camps. Il est petit, trapu, doué de muscles d'acier et d'une endurance infatigable. Quand il était plus jeune, ses camarades plaisantaient ce qu'ils appelaient son manque d'élégance comme cavalier, mais aucune monture n'a jamais pu le désarçonner. L'énergie est inscrite en lettres majuscules sur tous les traits de son visage solide, à la courte moustache en brosse qu'il tortille en parlant, aux yeux clairs, presque toujours baissés, et qui soudain se lèvent, déconcertant l'interlocuteur par un regard droit, perspicace et ferme.

PARMI NOS SOLDATS

C'Est le Calme Apres la Tempete

Pendant la journée d'hier, nous avons parcouru à peu près tout le front de ligne de l'armée belge. C'est partout le calme absolu et le repos bien mérité après la tempête des jours derniers.

On sait qu'après avoir magnifiquement combattu pendant quatre jours, obligeant une fois de plus nos ennemis à renforcer partout leurs lignes d'occupation et les empêchant ainsi de distraire aucune troupe pour les porter en manière de renfort contre l'armée anglo-française, nos hommes se sont retirés à l'abri de nos forts. Et d'aucuns s'étonnent dans le public que l'on dise que cette sortie ait porté tout son effet, puisque, enfin, Louvain n'a pu être reconquis. C'est faire preuve d'une incompréhension réelle de la situation. La Belgique ne peut pas,—et tout le monde sera d'accord sur ce point, —tenter de vaincre un pays comme l'Allemagne, avec les forces dont elle dispose. Mais nous pouvons parfaitement aspirer à battre, partiellement, certaines de ses troupes, chaque fois que celles-ci s'opposeront à nous en nombre sensiblement égal. Et c'est ce que nous avons fait magnifiquement par deux fois, à Malines d'abord, puis à Hofstade. Soyez assurés que les pertes que notre artillerie a infligées à l'ennemi en chacune de ces rencontres, et particulièrement au cours de la dernière, sont telles que les Allemands n'ont nulle envie de rentrer en contact avec nous. Ils restent sur la défensive, et notre retraite vers Anvers, après cette dernière opération, s'est effectuée sans que les Allemands aient tenté sérieusement de l'entraver, bien qu'ils fussent, à ce moment, en nombre double au moins à celui de nos forces. Ils comprennent trop bien aussi que notre objectif a été en partie de les attirer sous le feu de nos forts; ils n'ont garde de s'en approcher, ayant appris à Liezele que, même revêtus d'uniformes de notre 9me régiment de ligne,—et ceci n'est ni un conte, ni une calomnie, mais un fait, —il leur en a coûté "douze cents et quelques hommes" pour avoir obligé un seul de nos forts neufs à se mettre en action. C'est un chiffre coquet pour un combat qui n'a duré plus de quatre heures!

Aussi, tout doit-il nous porter à la plus entière confiance. Nos hommes partout, en toutes circonstances, font simplement, gaîment, magnifiquement leur devoir. Gaîment surtout, car le moral de nos troupes, en dépit des grandes fatigues qu'elles subirent, est toujours excellent.

Il faut les voir, comme nous les avons vues hier encore, dans leurs cantonnements de Lierre, de Contich, de partout enfin où s'étend notre ligne de forteresses. Les hommes se promènent, rient, plaisantent, fument des pipes et racontent leurs prouesses des jours derniers. Que vous en interrogiez un seul ou mille, c'est la même réponse: "Si nous comptons retourner au feu bientôt? Mais je crois bien! Nous avons quelques camarades à venger sur ces maudits Prussiens, et je vous jure que nous ne leur ferons pas la vie facile!" Et tel artilleur nous parle de la batterie ennemie qu'il a réduite au silence, et tel soldat nous montre la bicyclette allemande qu'il a prise à l'un de ses adversaires. Elle porte la trace de deux balles, la pauvre machine: une sur le cadre à hauteur de la cuisse de son propriétaire, blessure qui mit fin à l'escarmouche, l'autre dans la roue avant dont un des rayons a sauté. La machine est peinte en noir et le nickelage de son guidon et de sa lanterne a été recouvert d'un enduit gris pour éviter qu'il ne scintille au soleil.

D'autres soldats sont lourds de trophées; ils portent des baïonnettes, des cartouchières pleines, des fusils pris à l'ennemi. D'aucuns même se sont procurés à ses dépens une paire de souliers neufs, voir même une pièce d'habillement. Que voulez-vous? On use pas mal de chose à la guerre, et c'est bien le moins que les Allemands qui nous éousèrent tous ces ennuis en payent les pots cassés.

Nous avons dit quel a été le rôle prépondérant de l'artillerie pendant ces derniers combats; il serait très injuste cependant de ne pas rendre hommage à l'endurance de nos lignards et à leur courage, à l'audace de ceux qui ont le soin de nos mitrailleuses, à l'héroïsme véritable de notre cavalerie, et enfin à l'habilité de nos pontonniers. J'insiste pour ces derniers dont les mérites sont trop souvent méconnus. C'est à eux cependant, à leur sang-froid, à leur calme héroïsme que des partis entiers des nôtres ont dû plusieurs fois le salut; tel pont jeté près de Malines, sur le canal, sauva, la semaine dernière, le quart d'une division. Quant aux tranchées que ces hommes creusent et aux travaux d'art qu'ils exécutent, pas n'est besoin d'insister sans doute sur leur utilité. Le génie, arme d'élite elle aussi, a bien mérité de la Patrie.

Et maintenant, qu'est-ce que demain nous réserve? On y peut, croyons-nous, penser avec sérénité. Les Allemands en France, reculant en hâte vers le nord-est pour se mettre sous la protection de leur ligne fortifiée la plus proche, n'ont certainement plus un homme à perdre pour entreprendre le siège d'Anvers. Qu'ils tentent à gauche ou à droite une attaque contre l'un de nos forts, c'est possible, mais à tout prendre bien improbable. Ils n'aspirent qu'à être laissés tranquilles en Belgique jusqu'au jour où, par la force des choses, ils seront contraints de se retirer de leur propre mouvement. Ce jour est moins éloigné qu'on ne croit. Aussi garderons-nous toute notre belle humeur, toute notre confiance, sachant que l'heure des compensations n'est plus loin.

A. C.



Soumissions

pour Approvisionnements

DES Soumissions cachetées adressées au soussigné et marquées "Soumissions pour Approvisionnements," lesquels doivent être accompagnées d'un chèque accepté d'un montant de $100.00 seront reçues au Département des Travaux Publics, bâtisse du Parlement jusqu'à Samedi, midi, 10 Octobre, pour la fourniture et la livraison à la bâtisse Dortoir, du Collège d'Agriculture, St-Vital, pour la Session 1914-1915, commençant le 27 Octobre 1914, d'articles dans les classes suivantes:

1. Epiceries.
2. Farine, Farine d'Avoine, etc.
3. Viandes de diverses sortes.
4. Pain.

Des descriptions peuvent être vues, la quantité aproximative sera donnée et des formes de soumissions seront fournies sur demande adressée au département des Travaux Publics, Winnipeg.

a plus basse ni aucune soumission ne sera nécessairement acceptée.

W. H. MONTAGUE,
Ministre des Travaux Publics.
Winnipeg, 1er Octobre 1914. 49



Soumissions

DES Soumissions cachetées et marquées "Tender for Heating and Plumbing, Pumps, Heaters, etc." seront reçues par le soussigné jusqu'à midi, mardi le 13ème jour d'Octobre, 1914, pour l'appareil de chauffage et plombage, etc., à la Station Central à Winnipeg.

Les soumissions devront être accompagnées d'un chèque marqué égal a cinq pour cent du montant de la soumission, lequel chèque sera confisqué par le gouvernement si l'heureux soumissionnaire refuse de signer un contrat, où néglige de terminer les dits travaux.

Les plans et devis et conditions du contrat peuvent être vus au bureau de l'Architecte Provincial, No. 261 rue Fort, Winnipeg,

La plus basse ni aucune autre soumission sera nécessairement acceptée.

W. H. MONTAGUE,
Ministre des Travaux Publics.
Winnipeg 3 Octobre, 1914. 49

Province de Manitoba

Soumissions

DES Soumissions cachetées et marquées "Tender for Coal and Ash Handling Plant" seront reçues par le soussigné jusqu'à midi, mardi le 13ème jour d'Octobre, 1914, pour le "Mechanical Coal and Ash Handling Plant" Central Power House, Winnipeg.

Les soumissions devront être accompagnées d'un chèque marqué égal à cinq pour cent du montant de la soumission, lequel chèque sera confisqué par le gouvernement si l'heureux soumissionnaire refuse de signé un contrat, où néglige determiner les dits travaux.

Les plans et devis et conditions du contrat peuvent être vus au bureau de l'Architecte Provincial, No. 261 rue Fort, Winnipeg.

La plus basse ni aucune autre soumission sera nécessairement acceptée.

W. H. MONTAGUE.
Ministre des Travaux Publics.
Winnipeg, 3 Octobre, 1914. 49

La Presse Francaise et la Guerre

La Sympathie de l'Univers

A toutes les époques, la conscience des hommes a refusé à une race de diriger l'humanité si elle ne prouvait pas sa suprématie. Ce n'est pas assez, mais c'est quelque chose d'avoir pour soi la conscience universelle. Nous ne sommes qu'au début des hostilités, et déjà, aux résultats positifs obtenus par la France, la Russie et l'Angleterre sur l'immense échiquier, il faut ajouter le prestige que nous gagons à tenir le rôle de soldats de l'humanité.

Que cette constatation soit encore un moyen d'élever, de perfectionner nos âmes, de leur donner de la force. Voulez-vous que j'emploie le mot de "prière" ? Il rend bien ma pensée. A cette heure, dans tout l'univers, l'élite des hommes, les plus cultivés, les plus humains, prient pour le succès de nos armes. Ils voient que la civilisation serait diminuée si elle était privée de noire nation, de notre ville, plus capables qu'aucune nation et qu'aucune ville de maintenir les idées généreuses dans le monde. Ah ! ce sont de vieux thèmes, mais leur efficacité subsiste dans cette semaine tragique. Rien n'est indispensable à la France, que de prolonger la lutte jusqu'au bout, et de durer assez de semaines pour que ses alliés exécutent la partie qui leur est confiée dans le commun programme. Mais Paris est indispensable à l'univers, et les pensées de l'univers se joignent aux armées de la France pour faire un rempart à la ville.—*L'Echo de Paris.*

MAURICE BARRÈS.

* * *

LA CHANCE FINALE

Bien qu'elles soient rouges, par places, les toiles de leurs civières repliées sur les caissons gris, tous ces hommes sortent calmes et fiers du combat. Un lignard hâlé, intelligent, le nez écarlate, nous conte qu'ils répondent au feu de l'ennemi depuis cinq jours et quatre nuits, sans repos ni trêve. Mais ça va: "On les a contenus !" Des batteries prussiennes furent anéanties en grand nombre. Le peloton cycliste accepte nos cigarettes et nos tablettes de chocolat. Ces Nantais ont beaucoup connu de la bataille. Ils déclarent l'ennemi fixé en bien des points. L'un extrait de sa musette un tesson d'acier mince et bleu. Fragment ramassé de l'obus qui coupa la jambe du camarade. Ils ne s'en montrent pas moins de gais fatalistes, des lurons. A les en croire, il parait impossible que ces multitudes allemandes ne se désagrègent pas tout à l'heure. Leurs soldats ne sont redoutables qu'en masses, sous le revolver des lieutenants. Or, ces masses s'allongent, se divisent, perdent chaque jour de leur cohésion, de leurs cadres, de leurs artilleries. Notre canon les fauche par mille et mille. Nos élans à la baïonnette les épouvantent et laissent de la terreur dans l'âme des survivants, de leurs voisins. S'ils n'avaient multiplié cette accumulation scientifique de leurs nombres pour déborder sans cesse à notre gauche, ils étaient déjà perdus. Ils le seront. Leur effort titanique s'épuise. L'intelligence et la foi illuminent les yeux de nos amis instantanés.

Dans leurs charrettes, les blessés eux-mêmes témoignent de cette confiance. Il n'importe guère que l'éclat d'obus ait déchiré, de haut en bas, ce pantalon garance, puis la jambe à cette heure méticuleusement bandée, ni qu'une explosion ait noirci ce visage contusionné où deux yeux effrayants persistent et visent dans un masque de boursouflure noirâtre, ni que les balles ait couché ces dormeurs fiévreux sur la paille des chariots successifs, avec la tête dans les bras bleus, les jambes écarlates ballant aux cahots. Ce qui seulement importe pour eux, pour les autres, c'est l'espoir de la chance finale. —*Le Gaulois.*

PAUL ADAM.

* * *

Le caractère Allemand

Taine, en 1871, avec son calme d'historien et sa clairvoyance, a bien jugé les Allemands. Il écrit (*Correspondance*, 7 février 1871:)

"La guerre a mis à jour le mauvais et vilain côté du caractère allemand, que recouvrait une écorce de civilisation. L'animal germanique est, au fond, brutal, dur, despotique, barbare; et l'animal allemand est, de plus, économe et gaspilleur. Tout cela vient d'apparaître à la lumière et fait horreur."

Quarante-trois ans d'opulence n'ont pas embelli les Allemands. Tout cela, de nouveau, fait horreur J'ai toujours cru que, chez nous, les antisémites s'étaient trompés : ils n'avaient rencontré que des Allemands du Nord; les vilains traits de caractère qu'ils ont dessinés avec tant de complaisance sont les traits du caractère tudesque, tout simplement.

Repoussons cette odieuse invasion. Méritons, comme le disait si éloquemment M. Asquith aux Liégeois, d'avoir aussi notre page immortelle dans l'histoire de la Liberté.—*Le Gaulois.*

DENYS COCHIN.

* * *

Les Cornettes au Feu!

Il faut à nos soldats les cornettes blanches voletant entre les lits blancs; il faut, dans la grande réconciliation nationale, les Sœurs reprenant leur place de bataille, prenant, elles aussi, part au péril pour avoir part à la victoire ! Que les barrières s'abaissent qui les tenaient hors de France, hors de la vie française; que les proscrites reviennent pour servir, quitte, ensuite, à regagner leur pays d'exil. Pour combien d'œuvres à l'infini, elles nous manquent à présent, et comme, à mesure qu'on brasse la misère humaine, on sent qu'elles seules étaient expertes à la consoler, à l'apaiser, à lui rendre l'éternelle chanson qui vient en souvenir aux lèvres des moribonds comme une fleur oubliée cueillie aux jours de l'enfance ! Une grande injustice réparée, l'aide la plus efficace assurée, la direction des hôpitaux garantie, l'unité de direction, le minimum d'exigences, le sens de l'économie qui abolira le gaspillage, la force d'une discipline qui n'aura point égard aux vanités mondaines: voilà ce qu'il faut. Et pour le produire, quoi? Un décret de salut public, un mot: *Les Soeurs sur le front !* Et elles y courront !—*Le Gaulois.*

FRÉDÉRI MASSON.

* * *

Le peuple de Paris

Le peuple de Paris nous donne un bel exemple de sang-froid, de vaillance souriante, d'acceptation des sacrifices, enfin, de toutes les vertus qui constituent, en France, le patriotisme profond.

En ces heures, il est vraiment représentatif de notre race. Depuis le début des hostilités, il a été admirable; toutes les incertitudes de la guerre, toutes les privations, il les a supportés avec noblesse.

Je ne trouve pas d'autre mot: il a été noble. Il a eu le sentiment de l'honneur national et des immolations que cet honneur exigeait.

Il n'a pas eu peur du chômage: il ne s'est laissé émouvoir ni par l'absence de nouvelles, ni par le terrible et nécessaire silence sur les opérations militaires, ni par les terreurs isolées qu'il a aperçues du haut de ses faubourgs. Chez lui, il n'y a pas eu d'embusqué: il n'y a eu que de braves cœurs prêts à tout.

Maintenant, on va lui réclamer mieux que le calme, mieux que la patience, mieux que le courage : on va lui réclamer l'héroïsme.

C'est près de lui, devant les forts de Paris, qu'une nouvelle phase de la guerre va s'ouvrir. Paris devient — conséquence de sa magnifique histoire — le centre de la lutte, l'appui de la nation.

Le peuple de Paris fournira à l'armée chargée de sa défense et au chef qui la conduit le réconfort de sa confiance et de son enthousiasme. De cette union entre elle et lui, sortira la victoire finale. Le peuple de Paris ! Jamais plus qu'en ces coments tragiques il n'aura été au péril, il n'aura mérité la gloire.—*Le Figaro.*

ALFRED CAPUS.

* * *

Charité Anonymes

Parmi ces œuvres, il en est une qui se cache. Des écrivains, des auteurs dramatiques, des professeurs du Conservatoire, de grands virtuoses se réunissent chaque jour au ministère des Beaux-Arts, sous le patronage du sous-secrétaire d'Etat. Ils viennent dès le matin à leur bureau, qui est l'ancien cabinet des attachés; ils y restent jusqu'au soir et ils y travaillent comme de simples commis. Leur tâche est infiniment délicate: ils reçoivent peu de demandes, ils sont obligés de les provoquer. On leur signale les malheureux, ou ils les dépistent. Ils leur font à domicile des visites confidentielles et amicales. Ils glissent leur obole entre les doigts de ceux qui ne tendaient pas la main. Je ne puis nommer aucun de ces bienfaiteurs, ils ne me le pardonneraient pas. Cette erreur de la publicité n'a-t-elle pas quelque chose d'héroïque chez des hommes et des femmes qui, par métier, ont de la publicité une telle habitude et un si effectif besoin ?

Je ne puis davantage trahir, comme je le souhaiterais, l'incognito d'un fameux comédien, qui, dans sa villa de banlieue, recueille les enfants par douzaines, d'une chanteuse qui, non contente d'accabler de ses dons toutes les ambulances, recueille aussi, pour son propre compte, et entretient les enfants abandonnés. Mais je rapporterai deux traits que l'on m'a dits, qui donnent la mesure de ces misères d'artistes.

Le mari est à la frontière. Il écrit, il s'inquiète. Quand il est parti, la femme, les petits disposaient encore de deux louis. Quand sa lettre arrive, les deux louis sont réduits à douze francs. Pour le rassurer, pour lui faire croire qu'elle ne manque de rien, la femme lui envoie un bon de poste de dix francs.

Et, l'autre jour, on a vu venir, aux Beaux-Arts, une femme escortée de sept enfants. Ces huits personnes possédaient un sou.— *Le Temps.*

ABEL HERMANT.

* * *

ACTE DE FOI

Il y a longtemps, l'Evangile l'a dit: *La foi soulève les montagnes.* Tous les exemples du monde, toutes les expériences de la vie nous démontrent que cette parole biblique n'est pas seulement une image saisissante, mais contient une vérité rigoureusement exacte.

Ne l'oublions pas en cemoment. Crions-le bien haut: *La Foi est un acte, la Confiance est un devoir.* C'est le devoir de ceux et de celles qui ne combattent pas. C'est l'acte journalier que la conscience nous ordonne.

Que chacun de nous se le rappelle: toute parole de découragement produit un effet immédiat, direct, fatal. Toute défaillance entame cette force nationale des âmes, non moins nécessaire que la force nationale des armées.

Ceux qui ne combattent pas effectivement, le fusil à l'épaule, doivent combattre l'ardent combat de la volonté confiante, l'espoir au cœur.

Françaises, j'en appelle à vous toutes. Ce que je vous dis, je vous jure que je le crois. Je crois que les sentiments échangés entre nous dans les dialogues journaliers, où ne doit jamais filtrer aucune angoisse, je crois que ces sentiments, s'ils expriment hautement la confiance, rien que la confiance, seront comme une "couverture" morale en arrière de la "couverture" militaire formée par les corps de ceux que nous aimons.

Je crois que notre force morale, notre "fortitude" (suivant le beau mot de nos alliés les Anglais) se dressera derrière nos soldats comme un rempart..., mieux que cela : cheminera mystérieusement de l'espace, où voyagent tant de forces inconnus, et les enflammera d'un enthousiasme multiplié.

Interdisons-nous toute parole d'affolement, d'inquiétude. Ne pleurons pas, ne tremblons pas. Rappelons-nous que TOUT agit dans l'univers, et va plus loin que nos yeux ne peuvent voir.

La Foi est un ACTE. Faisons constamment acte de foi. — *Le Gaulois.*

DANIEL LESUEUR.

Impressions Bruxelloises

CE QUI SE PASSE

Un Anversois revenu de Bruxelles raconte :

Bruxelles est calme toujours, mais de ce calme forcé auquel se résigne tout prisonnier sous une chiourme implacable. On subit les Allemands, comme on subit un cataclysme ou une épidémie parce qu'il n'y a pas moyen de faire autrement, et en tâchant autant que possible de ne pas être atteint.

En attendant la libération, on vit comme on peut. Les Bruxellois contemplent de loin les grands restaurants font la fête, comme le Cecil et d'autres, après avoir placé des sentinelles devant la porte pour ne pas être dérangés. Les soldats, eux, se promènent; ils voudraient bien entrer en conversation avec les habitants, mais ceux-ci se dérobent le plus souvent, et seuls les enfants, auxquels certains Allemands pères de famille sans doute, distribuent parfois de menues friandises ou des pièecettes de monnaie, se montrent un peu familiers. Quand, d'aventure, ils découvrent quelqu'un avec qui parler, ils ne cachent pas leurs impressions. Pour eux, les Belges sont têtus, obstinés, et bons tireurs —je t'écoute ! — les Français ne comptent pas, les Russes non plus, et seuls les Anglais sont dignes de retenir — un peu — leur attention. Ils ont évidemment la foi.

Tous aussi, déclarent qu'ils n'en veulent ni aux Belges ni à la Belgique, et ils le disent avec une conviction, déconcertante après ce qui s'est passé à Louvain, Aerschot et ailleurs. C'est sans doute pour mieux marquer cette absence de tout ressentiment qu'il est question de doter Bruxelles d'un bourgmestre allemand ?

En attendant, les soldats logés chez l'habitant, couchent tout habillés, bottés et éperonnés, casque et armes à portée de la main: les Belges pourraient bien se montrer têtus au point d'essayer un beau soir, de reprendre Bruxelles.

Et on disait qu'au fond, beaucoup de soldats du corps d'occupation se tiennent bien plutôt prêts à partir qu'à résister: on en a vu qui plaignaient sincèrement la Belgique et regrettaient de la voir entrainer dans cette guerre.

Par contre, il faut que tout marche comme à la schlague. Le bourgmestre de Jette en sait quelque chose ! Il a pu méditer en prison sur l'inconvénient de ne pas connaître les langues, pour avoir demandé l'explication d'un ordre allemand qu'il n'avait pas compris. Il en est de même dans les magasins: les Allemands entrent, prennent ce qu'ils veulent et paient le prix réclamé, mais n'admettent aucunè demande d'explications. Ils n'achètent ni au poids ni à la mesure, prenant simplement ce qui leur convient; c'est au marchand à en connaître la valeur nette sans autres formalités.

Quant aux nouvelles, on n'a guère que celles répandues par les Allemands eux-mêmes, et les heureux Bruxellois qui parviennent à obtenir un journal de province authentique, n'hésitent pas à le payer au besoin cent sous: plus que son poids d'or !

LE BUT DE LA VIE

Ce n'est pas le bonheur.
C'est le devoir.
L'accomplissement du devoir est toujours suivi du bonheur.
Ceux qui croient aller au bonheur sans passer par le devoir se trompent.
Ceux qui avant tout cherchent le devoir, trouvent toujours le bonheur.

Abonnez-vous au "MANITOBA" $1.00 par année.

CONSULAT FRANCAIS

AVIS

L'Agent consulaire de France rappelel aux appelés des classes mobilisées à l'heure actuelle (classes 1893 à 1914) que le dernier délai pour être rendu à leur corps expire le 2 Novembre 1914, trois mois après la date de la mobilisation générale.

Pour le dernier départ correspondant (New-York, 17 Octobre) se présenter au consulat Général à Montréal le 15 Octobre au matin.

Les jeunes Français nés en 1895 et les ajournés des Classes de 1913 et 1914 sont invités à faire connaitre "d'urgence" leur adresse à l'Agence Consulaire.

L'AGENT CONSULAIRE
Office: 11 Royal Bank Bldg., 464 Main St., Winnipeg.

Mort du Comte de Mun

Le télégraphe nous apprenait hier soir la mort du comte Albert de Mun. Le grand orateur catholique avait trois fils à la guerre ; il était lui-même un vétéran de 1870. Belle et noble figure que celle de cet homme illustre. Nous donnerons la semaine prochaine une biographie du comte de Mun.

PRESENTATION DE DRAPEAU

Dimanche dernier avait lieu au Club Belge, de Saint-Boniface, une démonstration qui revêtira plus tard caractère d'événement historique dans notre ville: c'était la présentation par la colonie française de Saint-Boniface d'un drapeau à la colonie Belge, en témoignage d'admiration et de gratitude envers la noble Belgique et son vaillant roi.

Cette réunion, très nombreuse, a été présidée par M. Charles Bossuyt.

Les Français avaient prié M. Jules Grymonpré de se faire leur porte-parole. Le choix ne pouvait être meilleur puisque M. Grymonpré a actuelement deux fils qui sont au feu. Son discours fut vibrant d'émotion. L'orateur fit le récit de la guerre actuelle et exprima l'espoir que lors du règlement des comptes des nations les Alliés verront à ce que la Belgique soit récompensée des sacrifices inouïs qu'elle fait en ce moment à la Civilisation et au Droit.

M. Rodtz traduisit en flamand le discours de M. Grymonpré.

A ce moment le drapeau fut déployé: couleurs de la Belgique, traversées diagonalement par les couleurs de France, avec ces mots: "A l'héroïque Belgique, par les Français de Saint-Boniface, Manitoba, 1914."

Le déploiement du drapeau fut fait au milieu d'applaudissements, de chants et de larmes, par tous ces Français et tous ces Belges confondus dans un même sentiment patriotique.

La magnifique "fanfare de la Cité de Saint-Boniface", sous la direction de M. Piroton, entonna "la Brabançonne," pendant que tous entouraient le drapeau flamboyant et en dévoraient des yeux les couleurs. C'était un spectacle impressionnant.

Ce fut M. Louis de Nobele, le premier président du Club, qui fut chargé d'offrir les remerciements des Belges aux Français. M. de Nobele célébra la bravoure de l'armée française et acclama le triomphe prochain des armes combinées de la Belgique, de la France, de l'Angleterre et de la Russie.

Après le discours de M. de Nobele, on joua la "Marseillaise", que tous écoutèrent debout.

M. A. J. H. Dubuc, consul belge, qui occupait une place d'honneur à côté du président, fit aussi un très sympathique discours. Comme consul de Belgique, il se déclara fier de ce peuple, petit par le nombre, mais grand par le cœur. Quand l'histoire s'écrira, le roi Albert et ses sujets, dit-il, occuperont peut-être la grande place de cette épopée moderne. Il est certain que c'est la résistance des Belges qui a permis à la mobilisation française de se faire.

L'honorable Joseph Bernier, qui était présent, prononça un éloquent discours, très fréquemment applaudi. Le Secrétaire-Provincial célébra les vertus guerrières de la Belgique. Sans doute, la fin de la guerre sera, un grand jour de compensations matérielles pour les Belges, mais le plus beau don que recevra leur vaillance sera la gratitude et l'admiration que l'histoire de tous les temps appertera à cette page épique de la Belgique de 1914.

M. Bernier se déclara heureux d'annoncer aux familles des réservistes français et belges que la Société "Aide aux Drapeaux" s'était, pour toute fins pratiques, amalgamée avec le Fonds Patriotique Canadien, de sorte que toutes les familles des réservistes maintenant à la guerre peuvent être absolument sures qu'on pourvoira à leurs besoins jusqu'à la fin de la guerre.

En terminant l'orateur exprima l'espoir que si une émigration devait se produire de la Belgique au Canada, l'Ouest canadien en aurait la plus large part. Les Belges qui viendront ici trouveront des compatriotes prospères, et ils participeront eux-mêmes à cette grande prospérité.

Le dernier orateur fut Son Honneur le maire Lachance, qui apporta lui aussi son tribut d'admiration à la Belgique et loua les vertus militaires des soldats flamands et wallons.

M. Libermé donna des couplets patriotiques de sa composition et M. Moreman, un ténor magnifique, chanta de la poésie militaire. Ces deux artistes furent rappelés avec enthousiasme.

Un grand nombre de Canadiens-français assistaient à la démonstration et y prirent un vif intérêt.

On se sépara au chant de "O Canada" et "Dieu Sauve le Roi."

FEU M. ARTHUR BLEAU

Nous avons le regret d'enregistrer le décès, survenu vendredi, de M. Arthur Bleau, portier au palais archiépiscopal de Saint-Boniface.

M. Bleau a été malade quelques heures seulement. Il s'est rendu à l'hôpital jeudi, et expirait le lendemain matin, d'une crise pulmonaire.

Le défunt avait quarante ans ; il était natif de Montréal. Il entra au service du palais archiépiscopal en 1896—il y a dix-huit ans, par conséquent. Outre ces modestes fonctions de portier, qu'il remplit du reste avec beaucoup d'empressement et une grande ponctualité, M. Bleau était chargé depuis plusieurs années de la gérance des *Cloches de Saint-Boniface*. Ce fut son honneur de faire cette merveille chez un journal français de l'Ouest: montrer un surplus de re-



Feu M. Arthur Bleau

cettes sur les dépenses. Ce n'est pas peu dire.

Les funérailles de M. Bleau ont eu lieu à la cathédrale, lundi à neuf heures.

Le célébrant était M. l'abbé Leroux; diacre, M. l'abbé Prud'homme; sous-diacre, M. l'abbé Picod.

Sa Grandeur Mgr l'Archevêque était présente et a tenu à chanter Elle-même l'absoute sur le cercueil de ce vieux serviteur. Dans le chœur, notons: Sa Grandeur Breynat, Mgr Dugas, M. l'abbé Joseph Messier, chapelain de l'hôpital de Saint-Boniface, Mgr Béliveau, Sa Grandeur Mgr etc.

Dans la nef, une assistance nombreuse.

M. O. Bleau, de Montréal, frède du défunt, assistait au service et est reparti le même soir, pour l'Est, avec la dépouille mortelle. M. Arthur Bleau, avait, en effet, exprimé le désir d'être enterré aux côtés de sa mère, dans le cimetière de la Côte-des-Neiges.

Au College

Echos de la première division

Les élections des officiers qui doivent organiser les jeux ont eu lieu sans heurt, sans cabale et même sans éloquence. Car tous les membres du "conseil" ont été élus par acclamation.

Officiers généraux

Président: W. Decosse; vice-président: A. Doiron; secrétaire, N. Laporte.

Balle au camp et gouret

Président: W. Gagné; vice-président, L. Collins; secrétaire: P. Prince.

Ballon et balle au panier

Président: C. Bowdridge; vice-président: E. Rimmer; secrétaire: A. Caron.

Billard

Président: A. Parent; vice-président: E. Dufault; secrétaire: J. Plamondon.

Tennis

Président: A. Laliberté; vice-président: P. Laflèche; secrétaire: A. Tremblay.

Jeu de paume

Président: L. P. Gagnon; vice-président: E. Préfontaine; secrétaire: V. Marius.

Grâce à la belle température, la balle au camp est encore le jeu favori. Chez les séniors, la lutte est serrée. Il est difficile de dire quel sera l'heureux vainqueur.

Dans la ligue intermédiaire, les clubs Rimmer et Désautels se disputent la première place. Mais le club Bertrand, malgré un mauvais début, n'a pas plié bagage. Encouragé par sa dernière victoire, il veut suivre l'exemple des "Braves Bostonnais" et dépasser ses adversaires à la dernière minute.

Les clubs de la ligue cadette mordent la pousière à tour de rôle.

* * *

Les parties de balle au panier sont déjà commencées. Onze clubs vont se disputer la palme.

* * *

Les amateurs de ballon pratiquent assidûment pour être prêts à faire pencher la victoire de leur côté, quand arrivera l'heure des parties de ligue.

* * *

Le tournoi athlétique aura lieu le 15 octobre. Nos athlètes s'entraînent afin de surpasser les exploits de leurs prédécesseurs.

W. Decosse, A. Bohémier et J. Préfontaine ont été choisis comme officiers organisateurs de ce tournoi.

* * *

Nos pioupious ont reformé leurs rangs et font les exercices réguliers sous la direction de M. Hugh Field. En attendant qu'ils soient appelés sur les champs de bataille, ils pourfendent l'air courageusement.

Capitaine: A. Doiron; sregent-major: W. Gagné; sergents: J. Préfontaine et A. Laliberté; tambour-major: W. Decosse.

* * *

Les membres des congrégations de la Sainte Vierge ont choisi, comem officiers, les élèves qui paraissent les plus dignes de la position par leur conduite et leur savoir-faire.

Congrégation de l'Immaculée-Conception

Préfet: A. Bohémier; 1er assistant: I. Joyal; 2ème assistant: L. P. Gagnon; secrétaire: W. Decosse; 1er conseiller: W. Gagné; 2è conseiller: A. Laliberté; 1er lecteur: E. Préfontaine; 2ème lecteur: P. Prince; 1er sacristain: V. Marius; 2ème sacristain: P. Laflèche; portier: P. Gauthier; maître de chapelle et organiste: N. Laporte.

Congrégation de la Purification de Notre-Dame

Préfet: C. Wyrzykowski; 1er assistant: A. Messner; 2ème assistant: L. Collins; secrétaire: E. Rimmer.

LA GUERRE

(Suite de la 1ère Page)

leurs retranchements entre Wierzbolo et Lyck.

* * *

La France accepte l'offre que lui a faite le Gouvernement Canadien d'un hôpital militaire.

* * *

On estime à $17,600,000,000 le coût de la guerre d'Europe si elle se prolonge pendant six mois.

* * *

Paris, 7.—Bulletin officiel: Les caractéristiques de la situation demeurent les mêmes. Sur notre aile gauche au nord de la rivière Oise l'action devient de plus en plus violente.

Au centre, il y a calme relatif. Nous avons gagné un peu de terrain dans la région nord des hauteurs de la Meuse.

* * *

Les Russes sont toujours vainqueurs dans l'Est.

* * *

Le gouvernement français sera de nouveau transporté à Paris dans une semaine. Ceci est significatif, après la visite de M. Poincaré sur le champ de bataille.

* * *

Les Français ont miné l'Adriatique, en réponse à l'Autriche qui a semé de mines une immense étendue d'eau pour protéger sa flotte.

* * *

Ottawa, 7.—Il y a aujourd'hui 44,000 Canadiens sous les armes: 33,000 partis pour la guerre, 1,000 hommes aux Bermudes, 10,000 hommes disséminés dans les diverses parties du pays.

Chronique de la Province

LE PAS, Man.

Les chantres de l'église catholique s'assemblaient dimanche dernier, après la messe, pour former une chorale. Monsieur Jos. Laplante fut nommé maître-chantre, M. Gédéon Joyal, second-maître, D. F. de Trémaudan, secrétaire. Il fut décidé que les chantres se réuniraient tous les mercredi soirs pour pratiquer. Le chœur se compose de 21 voix, dont 6 dames et 15 hommes.

—Lors de sa visite paroissiale, le Révérend Père F. X. Fafard, curé de la paroisse, a visité, la semaine dernière, 91 familles catholiques, sans compter les familles galiciennes et russes; la visite de ces galiciens et russes se fera plus tard. Ceci nous donne une population catholique d'environ 500 personnes, à la quelle nous devrons ajouter la population galicienne et russe, qui est assez nombreuse.

—Les membres de la Société St-Jean-Baptiste se réunissaient dimanche soir après le salut du Saint-Sacrement, pour nommer un secrétaire et un trésorier, en place de Monsieur Ouimette, secrétaire, qui nous quittait la semaine dernière et Monsieur l'abbé Perrin, trésorier, dont nous annoncions le départ il y a quelque temps.

Monsieur D. F. de Trémaudan fut nommé secrétaire-trésorier. Plusieurs questions de très grande importance furent ensuite discutées. La Société se compose de cinquante membres.

—Plusieurs de nos canadiens commencent à partir pour aller faire la pêche sur les lacs cet hiver, où ils comptent faire de bonnes affaires. Presque tous les pêcheurs ont déjà signé leurs contrats pour la vente du produit de leurs pêches et le prix obtenu est des plus satisfaisants. Cinq groupes de pêcheurs, composés de cinq ou six familles chaque, sont partis cette semaine. La pêche est toujours assez payante les années ordinaires, mais cette année, en considération du prix obtenu, les apparences malgré la rareté de l'argent, en sont encore meilleures. Le Pas ne souffrira pas encore trop cet hiver.

—La température continue d'être adhirable; on est porté à se croire au printemps, à voir l'herbe verte, les dents-de-lions et d'autres plantes, encore en fleurs, il semble que c'est l'été, toutefois en levant les yeux, les feuilles jaunes des arbres prouvent, malgré tout que c'est l'automne et que l'hiver approche. Aujourd'hui 2 octobre, nous n'avons pas encore eu de neige ni de gelée à glace.

—Des nouvelles nous parviennent qu'un feu de forêt fait rage du côté d'Hudson Bay Junction. Vingt-cinq hommes étaient engagés ici hier, pour aller combattre le feu.

—Le second contingent de bûcherons, pour les chantiers d'hiver de la Finger Lumber Co., partait du Pas la semaine dernière.

Chez Nous ET autour de Nous

M. C. Vanpoulle, notre concitoyen français bien connu, nous écrit de l'armée ces fières et courageuses paroles :

Correspondance militaire: "Il fait bien beau ici, mais je compte aller vers la grêle dans quelques jours. Aurai-je le plaisir de vous revoir? Qu'importe; notre pays avant tout, et il est doux de faire son devoir. Si vous voyiez nos blessés, comme ils sont beaux ! Ils sourient, de ce sourire si français, et ne demandent qu'à retourner au feu. Cordiale poignée de main."

C. Vanpoulle.

M. Vanpoulle écrit aussi à St-Boniface qu'il a rencontré un officier du régiment dans lequel se trouve, sur la Marne, M. Robert Grymonpré, fils de notre concitoyen, M. Jules Grymonpré. Le jeune Grymonpré, dit l'officier se bat comme deux ; c'est lui qui porte les messages du capitaine, souvent sous le feu de l'ennemi.

L'honorable M. George Lawrence, Ministre de l'Agriculture du Manitoba, vient d'être avisé par Ottawa que trois ou quatre fonctionnaires du département de l'Armée Britannique viendront dans notre province pour acheter des chevaux. Tous ceux qui auront des chevaux à vendre sont priés de s'adresser à l'honorable M. Lawrence, bâtisse du Parlement, à Winnipeg. Les chevaux de selle devront peser entre 1050 et 1150 livres.

Sa Grandeur Mgr l'Archevêque a conféré le sacrement de l'Ordre à son secrétaire, M. l'abbé Moreau, dimanche, dans la chapelle du Petit Séminaire. Nous présentons au nouveau prêtre nos vœux de longue et fructueuse carrière.

Les grands travaux de la gare et de l'hôtel Royal Alexandra, à Winnipeg, seront bientôt finis. Ce sera quelque chose de princier, comme richesse et comme dimension.

Plusieurs maisons de Winnipeg, telles que la Great West Saddlery Co., la Adams Saddlery Co., etc., décrocheront probablement de gros contrats de harnais, selles et couvertes, etc., pour les contingents canadiens qui iront à la guerre.

Des dépôts de charbon dur ont été découverts en Colombie Anglaise, sur la route du Grand Tronc Pacifique. On estime déjà qu'il y aurait là des millions de tonnes de charbon.

Le portrait de feu M. Arthur Bleau, que nous publions aujourd'hui, nous a été gracieusement prêté par les *Cloches de Saint-Boniface*.

M. l'abbé Messier, vicaire à la cathédrale, est de retour d'un voyage de santé dans l'Est.

Vendredi matin le tramway de Headingly, passant sur une traverse à niveau du C.N.R., sur l'avenue du Portage, a été frappé par un train du C.N.R. Un certain nombre des passagers du tramway ont réussi à se sauver. Deux femmes, Madame E. J. Bartlett, de Headingly, et Madame Head, de St. James, sont mortes dans l'accident. D'autres ont été blessés. Le Commisaire Robson a immédiatement commencé une enquête.

Les autorités finiront peut-être par s'apercevoir que les traverses à niveau dans les villes et à l'approche des villes sont dangereuses. L'enquête du coroner révèle que la Compagnie Electrique et le C.N.R. ont été négligents. Il y aura des développements.

"The Earl of Pawtucket," par M. Lawrence d'Orsay, attire beaucoup de monde au Théâtre Walker cette semaine. Ce grand comédien anglais a renouvelé son engagement pour la semaine du 12 octobre et donnera une matinée spéciale lundi, jour d'Actions de Grâces et changera de programme pour la semaine prochaine, il jouera "The Rented Earl"; à l'affiche pour la semaine du 19 octobre, "Peg O' My Heart."

Lundi soir, le chef Marcil, traversant la rue Water en automobile, en route pour Saint-Boniface, a trouvé, gisant sans connaissance, Louis Sutherland, 356 rue DesMeurons, Saint-Boniface. Sutherland souffrait d'une blessure à la tête, apparemment le résultat d'une chute. Le chef a immédiatement amené le blessé à l'hôpital de Saint-Boniface.

On a commencé au Canada une levée de fonds pour venir au secours des populations de Belgique mises dans le dénûment par la guerre. La souscription prend déjà des proportions très importantes.

Dimanche dernier une étable appartenant à M. J. D. Dussault, 418 avenue du Collège, prit feu vers les dix heures du matin. Les pompiers du poste numéro 1 furent vite sur place et maîtrisèrent rapidement l'incendie.

On a fait circuler dans l'ouest des bruits de maladie grave du Dr Roche, ministre de l'Intérieur. Sans être fort, M. Roche est cependant capable de s'occuper des affaires de son département, et sa santé, au lieu de décliner, s'est améliorée depuis quelques mois.

Un bon conseil dans les circonstances :

N'allez pas partout répétant que les affaires sont mauvaises; mais faites en sorte qu'elles soient aussi bonnes que possible.—*Le Canada.*

Il y a maintenant 97 prisonniers de guerre allemands réunis au Fort Osborne, à Winnipeg. Ces Allemands viennent de l'Ouest et ont été pris par la Police Montée.

Sa Grandeur Monseigneur Béliveau a administré le Sacrement de Confirmation dans la paroisse de Saint Ignace, dimanche dernier.

Sept minories ont soumissionné pour l'envoi en Angleterre des cinquante mille sacs de farine que le Gouvernement de la province donne à l'armée.

Il y a eu, hier soir, réception à l'hôtel Royal Alexandra, par le président de l'Université et madame McLean.

La Commission du Port de Winnipeg-Saint-Boniface demandera au département des Travaux Publics à Ottawa de commencer immédiatement les quais de la rivière Rouge.

Le gouvernement provincial mettra bientôt en vente l'ancien Institut des Sourds-Muets, rue du Portage. C'est une magnifique propriété pour la spéculation, et le gouvernement devra en retirer un gros prix.

M. J. A. Darbey vient d'être nommé inspecteur provincial des automobiles en remplacement de l'inspecteur McNamara, parti pour la guerre.

Vingt chars de chevaux de la Colombie Anglaise sont passés ici la semaine dernière en route pour Montréal. Ces chevaux ont été achetés par le Ministère de la Milice.

Le transport du blé de l'ouest vers les lacs se fait avec une grande rapidité. Le C.P.R. et le C.N.R. se déclarent très satisfaits jusqu'à présent. Les cultivateurs, qui vendent à de bonsp rix, ne paraissent pas fâchés eux non ulus.

Le *Free Press* de jeudi dernier mentionnait avec éloges le système établi par le gouvernement provincial au commencement de l'année 1914 pour le marquage du beurre —tout comme le marquage du grain.—Améliorons la qualité de nos produits agricoles. Il n'y a pas de meilleure politique.

M. H. B. Ames, M.P., de Montréal, a donné jeudi soir à Winnipeg, une conférence sur la marine britannique. Cette conférence de M. Ames faite au progt du Fonds de Secours Canadien, était accompagnée de projections lumineuses.

PETITES ANNONCES

Chambres à Louer, Maisons à Louer, Maisons à vendre, Terrains à vendre ou a acheter, Servantes demandées, Elèves demandés, Emploi demandé, Pension de table, Chambre et pension, Pension d'enfants, Pension d'été, Trouvé, Perdu.

35 cts le pouce par insertion.

Mobilier à Vendre. — Partant immédiatement pour la France, je vendrai tout mon mobilier à de très bonnes conditions. S'adresser au No. 9 rue du Collège, Saint-Boniface. 49-50

A Louer.—A bon marché deux places de chevaux, soit pour de l'argent ou pour avoir soin du terrain. S'adresser au No. 493 rue Langevin, Saint-Boniface. 49

A Louer.—Maison de 7 appartements sur la rue Youville, $16.00 par mois. S'adresser à la Cie. Guilbault, Limitée, rue DesMeurons, St-Boniface. Téléphone Main 7442. 49

Terrains à acheter dans la Province du Manitoba, de 100 à 640 acres. Offre avec le prix sous chiffre. S'adresser à S. K., bureau du *Manitooa*, Saint-Boniface. 49-52

Ferme.—On demande ferme de 640 acres sur la Rivière Rouge, entre 12 et 18 milles de Winnipeg. Pas d'agents. Adresser boîte 15, *Le Manitoba*, St-Boniface. 49

MAISON BIEN MODERNE à louer, meublée ou non meublée, No. 34 rue Dumoulin. S'adresser au No. 41 rue Dumoulin, Saint-Boniface, 48 j.n.o.

Couturière.—Mlle Joly, couturière, 27 rue Masson, Saint-Boniface. Prix modérés. 48 j.n.o.

A Louer.—Trois maisons. S'adresser à M. P. Brault, 485 rue Langevin, Saint-Boniface. 48-49

Maisons à Louer.—Une sur la rue Victoria et une autre sur la rue Thibault. S'adresser au journal *Le Manitoba*. 461

Servante—On demande une servante. S'adresser à M. Cyprien Dégagné, Marchand, Man. 46

Madame Françoise Thierry, femme d'un réserviste français, demande travail de couture. S'adresser rue St-Jean-Baptiste, No. 329.

Loyer gratis.—Une maison rue DesMeurons, pour 2 familles de réservistes. Se renseigner: Gevaert & Deniset, No. 88 avenue Provencher. 44 j.n.o.

A Vendre.—Dans le village de St-Pierre, belle ferme de 36 acres, maison neuve, de sept pièces, bien construite dans les derniers goûts. Bon marché. Conditions faciles. Adressez boîte 57 St-Pierre, Man. 44-46

Les personnes qui désirent faire un voyage en Europe ou tout autre pays feront bien de consulter l'annonce du C.P.R., dont M. Cléophas Marcoux est le seul agent français.

Renseignements généraux sur le Théâtre Walker

Les soirées commencent à 8.30 hrs
Les matinées à 2.30 hrs.

Les billets sont en vente au bureau du théâtre, de 10 hrs. a.m. à 10 hrs. p.m. Le téléphone pour billets réservés est: 2520 Garry ; les billets sont retenus jusqu'à 6 hrs. p.m. seulement; les vestiaires sont situés côté droit du foyer, au premier; du côté gauche au balcon; les manteaux y sont gardés par les femmes de service.

CONSULAT BELGE

Le Consulat de Belgique à Winnipeg a reçu du Gouvernement Belge le télégramme suivant :

"Il est loisible aux miliciens belges de prendre service dans les régiments canadiens destinés à renforcer les troupes alliées en Europe."

A. J. H. DUBUC,
Consul de Belgique.

L'un des bons moyens d'aider le journal, c'est d'encourager les fournisseurs qui lui donnent leurs annonces.